

PAUVRE COMME CRESUS

Il est cette fois un voilier nommé « L'Imaginaire » dont voici le journal de bord :

Météo : brouillard calfeutrant et humide. Ciel bas. Température agréable.

Ammarré au ponton d'une marina bétonneuse du sud de la France ; repos, derniers réglages et gréages effectués, le skipper solitaire s'attable à celle à carte afin de jeter un œil sur la route océanique qu'il prévoit de parcourir sans courir ni recourir à la performance mais bien au contraire à la plaisance. A tel point qu'il va repousser la carte pour avoir accès aux feuilles de papier blanc qui sont dessous et sur lesquelles lui prend l'envie d'écrire ce qui suit, bien calé dans le confort boisé de son carré rangé, prêt, reposé et reposant :

Au détour d'un après-midi flasque de fin d'année, il se met à écrire ces premières lignes ... Celles-là même, que vous lisez, à ce moment aussi différemment précis pour vous que pour son auteur.

Ce dernier prévoit de rapporter les richesses de sa vie, histoire de la revoir et de l'apprécier (tout en en ciselant l'expression écrite –il adore écrire « juste » tout comme il se plaît à s'entendre bien dire les choses-) avec ses yeux nouvellement âgés de cinquante ans. Il a toujours été content, entre autres, de sa vue, supérieure à la moyenne, dépassant les déjà bien suffisants 10 / 10 jusqu'à 14 voire 15/10 au temps des « 3 jours » dus à la nation... Il y a de cela plus de 30 ans ...

Maintenant, au jour d'aujourd'hui et après cinq ans passés face à l'écran de son ordinateur, ses yeux fatiguent quelque peu, ajoutant une très fine aura d'imprécision aux contours toujours très nets des êtres et des choses que la vie lui donne à voir...

Mais il tient d'abord à écrire ce qu'il a vu avant de passer à ce qu'il voit.

Lisons, si vous le voulez bien, comment il écrit ce qu'il a vécu...

Devant se rendre en un lieu précis d'une autre ville que son village, il y a de cela une quinzaine de jours, il dut trouver le nom d'une rue sur un plan. Pour la première fois de sa vie et non sans un sourire d'amusement ému, il eut recours à une loupe afin de pouvoir déchiffrer le nom de la rue recherchée...

Il est vrai que le plan était particulièrement petit et qu'il représentait un quartier d'un centre ville fourmillant de ruelles s'entrecroisant aux noms aussi petits qu'inconnus, croit-il bon d'ajouter pour sa conscience qui lui retourne immédiatement l'évidente réalité :

« N'empêche, pour la première fois de ta vie, tes yeux n'ont pas suffi ! C'est tout ! »

C'est à ce « C'est tout ! » qu'il sourit amusé et ému, donc.

Repensant immédiatement à ce plus gigantesque aller-retour du monde qu'il lui fut permis de prendre en pleine poire alors que posté à la proue d'un sloop -afin d'exercer utilement sa vue exceptionnelle- à guetter la très probable présence d'éventuels autres navires mais surtout un îlot rocheux non signalé, par une nuit sans lune, au milieu d'un couloir de navigation assez peu fréquenté.

Il avisa très au large, à quatre heures, les feux d'un cargo faisant route vers lui.

Tout allait bien ; le barreur somnolait, la barre savamment arrimée pour tenir le cap par vent léger et constant. Le reste de l'équipage dormait profondément, récupérant de ces journées folles de vie que passe en générale une bande de cinq jeunes, lâchée sur un voilier de dix mètres, en plein été méditerranéen, bercée par le doux mouvement de l'avance du bateau dont ils assuraient le convoi de Toulon à Rhodes...

Il veillait tranquillement, relevant le cargo de temps à autres et constatant qu'il leur passerait devant bientôt mais à suffisante distance, le guetteur continuait à percer l'horizon à la recherche d'une éventuelle masse noire se dessinant dans une autre masse noire...

Un de ces moments universels qui donne tout dans l'instant ; veille, élucubrations, pensées, images, etc..., le tout en totale liberté d'errance cogitative et effective.

Les sons du moteur du cargo commençaient à peine à se faire entendre lorsque tout d'un coup d'un seul, et plus soudainement encore, tel un diable sortant de sa boîte, le skipper –sans doute tiré d'un doux rêve par les sons du moteur du cargo- sort du carré et bondit au milieu du cockpit sans crier « GARE ! » mais « FAUT VIRER ! » et joignant le geste à la parole pousse la barre et envoie le foc ...

Le barreur, tiré de sa somnolence le regarde faire, médusé.

Le guetteur, lui se prend une claque de foc qu'il ne souhaite à personne de recevoir.

Mais bon, l'heure n'est pas à la plainte mais bien au rétablissement de la situation puisque le dernier virement intempestif dirige notre voilier droit sur le cargo qui, surpris par la manœuvre, éclaire à l'aide d'un énorme projecteur ce voilier au curieux comportement... Les marins du cargo ont du bien rigoler en voyant la scène suivante se dérouler sous leurs yeux, en pleine nuit, en pleine mer... :

« Mais faut revirer ! Là, on va droit sur le cargo ! gueula le guetteur au skipper qui se réveillant enfin tout à fait, clama :

- oh putain ! » et revira immédiatement aidé cette fois-ci du barreur lui aussi dé-médusé et donc ré-envoyant le foc deux fois plus vite toujours en pleine gueule du toujours même guetteur...

C'est ainsi qu'à vingt-deux ans, il se prit un aller-retour époustouflant en pleine tronche, en pleine nuit, en pleine mer...

De quoi éveiller n'importe quel être au monde.

Déjà qu'il n'était pas vraiment porté sur le sommeil...

Il a toujours adoré les expériences d'éveil, il y trouve inspiration profonde, joie intense et sensation vibratile de vie. Qu'importe le domaine, l'expérience d'éveil est toujours accompagnée d'émotions, d'observations, d'appréhensions, de tentations et de constatations.

C'est ce qu'il préfère : les constatations des produits de l'aventure de vie.

Pour lui les expériences d'éveil sont les aventures et réciproquement.

C'est inéluctable.

Ne nomme-t-il pas lui-même ses aventures galantes des « Sexpériences » ?...

C'est dire !

Et n'a-t-il pas écrit dans l'une de ses chansons :

« Hé ! Toi, rapeux, n'oublie jamais !; La culture te ceinture, l'aventure te structure. »

Bref, né en 1954 d'une mère sage-femme et fort belle, malheureusement quelque peu frappadingue, nous le verrons par la suite, et d'un père représentant en machines à calculer et philosophe autant que possible, ce nouvel être suivait sa sœur de trois ans son aînée dans une maison de la banlieue parisienne dont il n'aura aucun souvenir de toute sa vie puisque ses parents divorceront alors qu'il n'aura pas encore un an.

Seuls quatre souvenirs furtifs et précis le renseignent sur l'époque où il vivait entouré de sa sœur et de sa mère, dans une pièce/cuisine (W.C. à l'entre palier) du douzième arrondissement gris foncé de Paris.

Sa mère, après la séparation d'avec son mari, avait du trouver refuge chez des amis puisque l'auteur se souvient, assis sur les genoux de sa mère, d'une soirée où, plusieurs à table, tous regardaient la main d'un homme qui pointait un couteau au-dessus de son autre main à plat sur la table.

Les voix étaient fortes mais ce fut le calme de celle de la mère de l'auteur qui empêcha le couteau de se planter. « Pas devant un enfant... »

Mais que pouvaient bien faire ces grandes personnes lorsque les enfants n'étaient pas là ?...

Il y eut aussi une maison à Chevreuse, grande et confortable, avec terrain, où sa sœur et lui passèrent –certainement chez une nourrice- une époque agréable. Il se souvient y avoir planté un noyau d'abricot dans l'espoir de revenir plus tard, lorsqu'ils seraient grands, manger les fruits de cet arbre.

Il ne l'a pas fait et ignore si l'abricotier a poussé.

Puis c'est une autre maison qu'il garde en mémoire, à Chablis, avec aussi du terrain dont un jardin, au fond du potager, où l'une des autres enfants habitant aussi la maison l'avait amené afin de lui ausculter le bigoudi tout en le comparant à sa fente qu'elle lui exhibait avec insistance, jusqu'à ce qu'il ressentît le besoin pressant d'y toucher.

Magnifique souvenir de ces premiers attouchements secrets et sexuels si empreints d'émotions fortes, à quatre ou cinq ans.

Merci à cette belle et si jeune oubliée petite fille qui l'a initié à vie aux plaisirs de la vie entre êtres, dans le jardin, cachés.

Cette même maison fut aussi le décor de sa première intervention chirurgicale, puisque né avec un torticolis congénital, il dut se faire opérer afin de relâcher son tendon gauche du cou de façon à ce que celui-ci ne fasse pas pencher sa tête en la retenant. Il dut garder un plâtre deux mois lui enveloppant le crâne tout en lui emprisonnant le bras droit au-dessus de la tête...

Ce qui lui valut pour la rééducation de recevoir en cadeau un cyclorameur qu'il utilisait avec un plaisir non dissimulé, surtout pour foncer au fond du jardin, où plusieurs fois par jour il avait rendez-vous avec une vie plus dense...

C'est aussi dans cette maison qu'il s'avéra qu'il n'aimait pas le fromage. Comme son père.

Enfin c'est à Chamonix, dans un sanatorium, dans les mêmes âges, que se situe le dernier souvenir.

Sa sœur et lui durent se séparer de leur mère pour la première fois pour quelques deux mois sous « prétexte » (... ?...) d'une primo infection pulmonaire.

Gigantesque et au combien douloureuse déchirure ! Des cris et des larmes, des mouvements irrépressibles et les doigts coincés entre la porte qu'il veut ouvrir afin de courir rejoindre et retenir sa mère et l'encadrement de cette porte sur laquelle une pédo-infirmière appuie son imposant postérieur afin d'en empêcher l'ouverture.

Il fallait appeler les infirmières non pas par leur nom mais par « Maman » suivi de leur prénom ! Jamais il ne put s'y résoudre sauf avec « Maman Rachida » qui était gentille et avait le regard juste des êtres doux aux yeux noirs.

La violence de ces souvenirs s'atténue nettement par d'autres souvenirs plus sympathiques ; Ceux qui sortent d'une chambre au fond du couloir de ce même sanatorium, à côté des toilettes, où l'avait attiré son occupante du même âge que lui.

Là aussi le bigoudi fut ausculté, la fente exhibée et il dut même insérer un petit bout de bois entre les lèvres du sexe de la petite fille qu'il retrouva plus tard, à son grand étonnement, flottant dans la cuvette des toilettes. (Le petit bout de bois, pas la petite fille !)

C'est à la fin de ces « grandes vacances » pendant lesquelles il avait aussi appris qu'il avait une sainte horreur de la vie en communauté, qu'il intégra avec sa sœur la petite pièce au quatrième étage qu'avait aménagée leur mère durant leur absence.

La porte s'ouvrait sur l'entrée carrée dont le côté dépendait directement de la largeur de ladite porte. A droite, on entrait dans la pièce unique dont la seule fenêtre éclairait modestement l'ameublement composé d'une commode derrière laquelle s'appuyait un paravent en bambous cloisonnant ainsi le canapé-lit maternel, face à la table forcément centrale, en « coin salle à manger ».

Les lits superposés étaient à gauche de la porte, la sœur au-dessus, le petit frère en dessous. La mère avait été jusqu'à coudre des rideaux au plafond de ces lits superposés de telle sorte que, non seulement superposés mais aussi devenus « en baldaquin », les enfants, avec ces lits, avaient à leur disposition une sorte de tente « privée ».

Cette petite pièce du douzième arrondissement gris foncé de Paris aura été le lieu de nombreux enseignements pour ce petit bonhomme.

Premières masturbations, courses à crédit chez l'épicier, l'école, la voisine, le début de feu d'un soir éteint par le père de la voisine, les toilettes sur l'entre palier, le marron et jaune foncé haïs des murs de la cage d'escalier, les premières cigarettes, les ronds rouges qui arrivent, les vues -si excitantes pour un gamin- des différentes vulves largement exposées et grandes ouvertes par un spéculum, des femmes qu'avortait sa mère, dans la pièce unique, sur la table, porte fermée naturellement, mais un trou de serrure reste un tunnel de vue pour n'importe quel être un tant soit peu curieux, alors un gamin de six à neuf ans à qui l'on demande de bien rester avec sa sœur s'amuser dans la cuisine que matérialisaient un chauffe-eau surplombant un évier, dans une minuscule piécette carrée, à gauche de la porte d'entrée où une fenêtre donnait sur une cour carrée et fermée réservée aux fenêtres de cuisine. Un jour, le petit garçon profitant de l'ouverture d'une autre fenêtre de cuisine située face et plus bas que la sienne y lança un œuf qui alla s'écraser sur la table de cette autre cuisine, provoquant ainsi les cris de mécontentements de la victime et les fous rires de sa sœur et de lui-même, vite cachés sous leur fenêtre à peine et très vite refermée...

Curieux destin que d'accoucher des femmes au travail et que d'en avorter d'autres dans la clandestinité...

C'est également dans ce réduit qu'il y découvrira, plus tard, les premiers poils, tant attendus, sur son pubis, alors qu'il faisait pipi dans l'évier, évitant ainsi d'avoir à sortir jusqu'à l'entre palier.

Il jouait aussi sur son lit avec ses petites voitures, inventant une colline aux multiples baies avec sa robe de chambre où pouvaient aborder deux ou trois petits bateaux qu'il fallait ensuite faire glisser sur les remorques des petites voitures qui alors gravissaient les collines vers les garages à bateaux, loin là-bas, à l'autre bout de l'île robe de chambre.

Il aimait beaucoup voir sa mère s'habiller et se déshabiller dans ce nid. Un soir qu'il regardait la télé de son lit, son regard fut attiré par un mouvement de sa mère qui, nue, se penchait dans le fond de l'armoire, sans doute à la recherche d'un vêtement, dévoilant ainsi la tâche sombre que fait la vulve des femmes vues de derrière et penchées en avant.

Premier train électrique, premier circuit de voitures électriques dont une petite pièce s'étant glissée sous le lit maternel avait amené le petit garçon à la recherche à l'aide... d'une

allumette ! Ce qui immanquablement enflamma la toile de jute qui recouvrait l'armature en bois bien sec du dessous du lit.

Pour éteindre, le petit garçon, en soufflant, ne fit que propager le feu bien loin, au fond du dessous du lit... La réalité de la fumée sortant déjà des bambous le projeta tout droit cogner à la porte du voisin qui éteignit bien vite ce petit début de feu.

Première grande frayeur lui enseignant profondément la prudence.

Première télévision à tirelire qui faisait laisser à la mère une pile plus ou moins haute, selon les jours et les programmes, de pièces de monnaie permettant aux enfants de regarder la télé un certain nombre d'heures lorsque l'emploi du temps de la mère lui imposait des nuits à la maternité.

Ces soirées étaient souvent délicieusement accompagnées de quelques bonbons à savourer devant l'unique programme qu'imposait alors la R.T.F. à ses premiers téléspectateurs, sur des postes en noir et blanc. Les chroniques animalières de Frédéric Rossif, Joss Randal et ce premier film d'épouvante pour sa sœur et lui ; « La bête à cinq doigts » (Un assassiné se mutilé et sa main le venge en étranglant ses tueurs !), et bien sur l'incontournable « séquence du spectateur ».

Premières balles de tennis, sur le toit d'un grand garage Alfa Roméo, juste à côté de chez eux, avec sa sœur et Francine, la voisine. Ils pouvaient voir le court en ciment, entouré d'un très haut grillage, de leur fenêtre. Il adorait, une fois sur le court, imaginer qu'il se regardait de sa fenêtre et se voyait évoluer tout en en ressentant les mouvements.

Il retrouvera ces sensations physico-cérébrales à de nombreuses occasions, plus tard sur les tatami où il pratiquera l'aïkido et dans la nature où il aimera décocher des flèches, allant même jusqu'à tirer, en la prenant pour cible, sur la flamme d'une bougie, la nuit. Ne serait-ce que pour matérialiser le feu qu'accompagne, dit-on, toute fumée...

Avec cette toujours même délicieuse sensation schizoïde de se voir de loin.

« En situation », donc...

Il avait conçu et réalisé un « téléphérique à petits mots » entre la fenêtre de Francine, la voisine, et la leur qui leur permettait de s'envoyer des messages à tous moments, à l'aide d'un petit godet de bilboquet accroché à un fil qui roulait entre deux poulies. Les premiers messages « perso », à la main, artisanaux en quelque sorte...

Un matin d'hiver alors que bien couvert, ses mains gantées de moufles et sa cagoule sur la tête, il se met nez en l'air, afin d'y recevoir les gros flocons de neige qui, plus bas, sous ses pieds qui les écrasent en un jouissif crissement, commencent à recouvrir le sol de la rue.

C'est la grosseur des flocons à toucher du nez qui le guide... jusqu'à ce qu'un peu ivre de joie de neige, il tende le cou un peu plus. Mais au lieu de la douceur d'un gros flocon, c'est la douleur de la froide dureté du métal d'une camionnette qui le heurte de côté et le renverse.

Affolement général ! Les gens l'entourent jusqu'à ce qu'un homme dise « Je le connais, c'est le petit Thierry, il habite là, au quatrième, je vais le remonter à sa mère. »

L'homme de la rue saisit le petit garçon un peu sonné -mais aucunement blessé- dans ses bras et commence l'ascension des quatre étages suivi par la foule et ses commentaires.

C'est le bruit des gens qui fera sortir la mère sur le palier. Voyant son enfant porté ainsi, les jambes et les bras ballants, la cagoule lui recouvrant les deux tiers du visage, par un inconnu qui lui annonce tout de go :

« Votre enfant est passé sous une camionnette ! »

au lieu de :

« Votre enfant s'est fait renverser par une camionnette »,

la mère avale tout d'abord, s'occupe de l'hôpital et de tout ce qu'il faut, puis, une fois certaine que l'enfant est hors de danger, concocte un zona qui la travaillera plus d'un mois.

Peut-être cet accident fut-il à l'origine des premières perceptions de l'éphémère de la vie pour Thierry. Quoiqu'il en soit c'est peu de temps après et après aussi qu'il ait lu l'histoire de l'arche de Noé que Thierry écrivit sur un petit morceau de papier qu'il était le nouveau Noé ou quelque chose d'approchant et qu'il dissimula ce mot, bien plié, derrière la plinthe du bas du mur, sous la télé à tirelire, à gauche de la fenêtre.

Dans quel but ?

Il ne le sait plus mais se souvient très bien de cet acte.

Bien. Si l'on ne voulait pas lasser le lecteur, il allait falloir pimenter ces écrits par l'entrecroisement d'une quête particulière et policière. Pour le suspens...

« VOUS ETES D'ACCORD ? » (Question à entendre prononcée, ou plutôt hurlée, par Johnny lorsqu'il chauffe sa salle... Aussi est-il vivement recommandé de répondre très fort « OUIII », là, maintenant, dans quelque situation que vous vous trouviez. afin de matérialiser « l'effet de lecture de Crésus » découvert depuis que certains lisent ce livre en extérieur).

« - C'est à 17 heures 15 précises qu'ils sortirent, pas plus pressés que d'autres clients, Monsieur.

- Rien en eux n'a attiré votre attention ? Vous êtes bien sûr ?
- ...Non, si ce n'est qu'ils étaient trois à une table de quatre, mais je le remarque à chaque fois que cela se produit, alors...
- Bien... Rien d'autre ? » demanda le commissaire Dubout, dépêché vivement par le Parquet sur cette affaire qui traînait décidément trop au goût des autorités supérieures et dont il était impensable qu'elle éclatasse au grand jour, lui fut-il bien précisé.

Le commissaire Dubout se détourna de son interlocuteur sans le saluer le moins du monde.

Il était comme ça le commissaire Dubout ; il se la jouait « Maigret » parfois.

Peut-être pensait-il en avoir l'efficacité simplement en enfilant la panoplie ?

Sacré Dubout ! Toujours là où le scandale devait être évité !

Sa discrétion légendaire, sans doute...

N'empêche, cette fois-ci, le défi était de taille ! Retrouver

« Le journal de bord de l'Imaginaire »

avant que sa soudaine et mystérieuse disparition ne soit divulguée, révélée, lâchée au public qui, dans la situation politique actuelle, en profiterait, sans aucun doute pour demander au gouvernement en place de démissionner sur le champs.

La situation était grave, pire ; plus le temps passait plus les risques de fuite grandissaient !

Et toujours aucune revendication, aucun indice, rien qui put permettre quiconque à ne serait-ce qu'une seule petite supputation... Rien !

« Le livre de bord de l'Imaginaire », ouvrage aussi extraordinaire qu'unique et trésor national d'abord, mondial ensuite, « datant » effectivement et incroyablement de l'intemporel avait disparu de sa place d'exposition ; le haut de la cheminée de la petite salle à manger de la pension de famille où il avait été, un matin parmi tant d'autres, découvert au grand étonnement d'un garçonnet qui le vit en premier, accompagné de son aînée de sœur et de leur mère. Tous trois en vacances sur la côte normande, à la mer.

Il fallait bien se tenir et être propre sur soi pour dîner, ne pas parler fort et être bien élevé et sage.

La mère, trop occupée à veiller à ce que l'entrée familiale dans la salle à manger se passe au mieux, ne remarqua pas ce nouvel ouvrage, pourtant si lumineux, posé au centre de la poutre de la cheminée dont la propreté de l'être trahissait l'absence de feu, remplacé par la froideur de la pierre, sans poussière d'aucune cendre.

La mère avait obtenu –à titre exceptionnel et parce qu'elle s'occupait seule de ses deux enfants- que le gérant de la pension de famille leur serve le petit déjeuner un quart d'heure plutôt que ne l'imposait le règlement intérieur de la pension de famille, affiché dans chacune des chambres, peu nombreuses, d'ailleurs. Ainsi que dans la salle à manger.

Le train qui ramenait à Paris cette mère et ses deux enfants partait tôt. Aussi les valises étaient-elles bouclées, la note réglée et les enfants prêts lorsque que le jeune garçon émit un « Hooo... ! » tout en se dirigeant tout droit vers ce livre beaucoup plus lumineux que le reste de la pièce.

Sa sœur, plus grande, attrapa l'ouvrage et l'ouvrit aux regards ébahis de son frère et d'elle-même. Tous deux eurent l'étrange impression d'avoir lu, absorbé, d'un coup d'un seul, le premier livre essentiel à l'humanité.

Un instant universel.

L'arrivée du gérant portant plateau, permit aux enfants de remettre le livre à sa place d'origine et d'aller s'asseoir convenablement afin d'avaler le petit déjeuner, sans se tâcher.

Le train partit à l'heure emmenant dans les flancs de l'un des compartiments de l'un de ses wagons les deux seuls êtres au monde, pour le moment, deux enfants, ayant la connaissance infuse de ce que recelait de trésors « Le livre de bord de l'Imaginaire ».

Le succès mondial que connut cet ouvrage incroyable ne débuta que sept jours plus tard, lorsque le gérant de la pension de famille se demanda ce que pouvait bien faire ici ce livre jamais vu jusque là et en parla à sa femme qui, fille de journaliste, en toucha deux mots à son père qui d'abord perplexe et après de très fouillées et nombreuses recherches et enquêtes dut bien admettre l'évidence : ce livre était réellement le livre de bord du légendaire voilier « L'Imaginaire », fier sloop aux voilures et dimensions adaptables selon les situations, croisant dans l'intemporel des eaux réelles de nos océans et si rarement croisé et si souvent espéré.

Il existait donc pour la première fois de l'histoire humaine une preuve tangible de l'existence d'un monde non seulement parallèle mais si proche que des interférences étaient possibles ! Une interférence, au moins, en tout cas, aura suffisamment existé pour placer ce livre de bord de l'Imaginaire sur cette cheminée de pension de famille de la côte normande. Ceci est indubitable.

L'intérêt que suscita ce livre de bord dépassa de très loin celui qu'avaient –religieusement, « obeïssment » et si tristement- fabriqué les curés envers la bible pour leurs ouailles depuis des siècles d'asservissement de ces dernières aux diverses sectes que représentait chacun desdits curés ou autre pasteurs.

Si la bible avait été codée pour masquer, ésotériser un contenu fort simple, alors « Le journal de bord de L'Imaginaire » –qui n'en était aucunement le décodeur mais bien l'exorciseur-

délivrait simplement la vie de chacune et chacun de tout secret énigmatique soi-disant méritoire et supérieur tout en démontrant qu'il n'y avait pas d'autre temps que le présent pour construire, tout en le suivant, son propre chemin de vie.

Ce livre libre livrait tant de libertés, tant de plaisirs, tant d'amour, tant d'évidences qu'à Rome ainsi que dans toutes les autres capitales de toutes les autres religions du monde, on n'y tint plus et l'on commença à parler de supercherie...

Bref ; non pas la charité qui se moque de la pitié mais la farce qui se moque de la réalité! Quoiqu'ils aient pu tenter, tous les curés du monde n'ont rien pu faire contre ce tsunami d'évidences des vies denses, contre ce déferlement de vie terrestro-paradisique imparable : « Le journal de bord de l'Imaginaire » délivrait l'humain du joug divin, de toute autorité supérieure « ayant des raisons d'état que la raison des tas n'entend pas » !

C'en était fini, d'un coup d'un seul, avec l'irresponsabilité des « petites gens ».

Le monde entier, à la simple lecture de ce livre de bord, prenait conscience de sa liberté totale face au présent ! Le peuple devenait majeur, responsable et lucide.

Le mur diviseur avait éclaté à l'impacte des évidentes nécessités des êtres à vivre entre eux, face à face, fesses à fesses, sans hygiaphone soi-disant sécuritaire.

Le coup fut très rude pour tous les dogmatiques qui virent leur fausse raison de vivre s'envoler en éclats plus vite qu'il ne faut pour le dire, et là, décontenancés par un tel vide, entrèrent tous en des dépressions aussi vertigineuses que variées qui firent bien rire les quelques êtres éveillés qui bien avant la découverte du journal de bord réalisaient déjà la comédie dans laquelle se débattait le genre humain avec ces foutaises de bondieuseries ! Enfin l'évidente comparaison entre le père Noël et le bon Dieu devenait grossière et insupportable à toutes et à tous, d'irrévocable façon.

Les gens d'église durent faire le deuil de leur maison n'abritant que faux trésors et ne délivrant que menteries et qui -de toute façon- avait assez tué d'ouailles comme ça, sous prétexte de « mieux » les relier !

Il en alla de même pour les autorités gouvernementales qui perdirent leur crédit et leur nécessité auprès de chaque individu qui lisait le simple rapprochement sonore entre « gouvernementale et gouverne mentale » que l'auteur du livre de bord avait -entre bien d'autres- simplement révélé lors d'un rêve ailé.

Pour sur, cet ouvrage, glissé d'un univers terrestre à un autre, tout autant terrestre -et très proche-, avait révolutionné l'ordre humain de la planète dite « réelle ». Il y a de cela quarante trois ans.

Voilà les limites de l'éventail des constatations de Dubout.

« C'est ainsi dit l'homme debout. » pensa-t-il, fidèle à sa manie (sans doute due au rapprochement accoustico-patronymique) de citer cette phrase tirée d'une chanson qu'il avait entendue alors qu'il écoutait la radio, vitre baissée, cheveux aux vents, pas toujours pressé au volant de sa Ford Mustang rouge et décapotable.

En vacances donc, puisque jamais Dubout n'avait et n'aurait conduit sa Mustang en période ouvrable où -déontologie oblige- la plus grande discrétion était et reste de mise.

Aussi fut-il très discret quant à l'absence totale de la moindre piste à suivre.

Thierry, sa sœur et leur mère avaient réintégré le logement du douzième arrondissement, après ces vacances à la mer. Le logement était toujours aussi petit et les enfants, grandissant, le trouvaient de plus en plus petit... La mère aussi, surtout après que son fils, tôt un matin lui eut dit l'avoir vue, la nuit passée, chevauchée par un homme qui semblait lui faire du mal s'il en croyait les geignements...

Sa sœur devenait adolescente, bref les pressions dues à l'exiguïté de la pièce grandissaient entre eux trois.

Le père absent jusque là, passait de temps à autres voir ses enfants.

Un jour, alors que la porte d'entrée restée entr'ouverte après un passage aux toilettes et que la mère de Thierry lui eut interdit d'ouvrir à qui que ce soit, le père frappa à ladite porte, non sans se rendre compte que celle-ci était ouverte...

« Bonjour, mon fils, c'est moi ton papa, tu veux bien m'ouvrir ?

- Ha ben non, je ne peux pas, maman m'a dit qu'il ne fallait ouvrir à personne et de toute façon on n'a pas la clé.
- - Vraiment ? » demanda le père en poussant à peine sur la porte de façon à montrer à son fils qu'il n'était pas dupe.

Le fils, conscient de la scène, fut impressionné par sa propre détermination, qui au-delà des forts battements de son cœur lui imposa de ne pas « ouvrir » à son père.

Bon père, celui-ci s'en alla sans pousser la porte ni voir ses enfants.

Ce ne fut qu'à la visite suivante, dans un café cette fois-ci, que le père congratula le fils pour avoir su obéir malgré les évidents mensonges que lui imposait sa mère.

Thierry, soulagé et content d'avoir ainsi accès à l'évidence, commença à se poser des questions sur le bien fondé de ce que sa mère disait, proposait, faisait...

Plus tard, en sixième, première année de collège, Thierry, pour la première fois, en rendant une balle, (passée par-dessus le mur séparant filles et garçons) à sa lanceuse, sentit la flèche de cupidon lui toucher le cœur à la vue de Gilda.

Gilda devint pour lui, à cette seconde, son premier amour. Ces deux jeunes êtres allaient se rencontrer deux ou trois fois avant que Thierry ose demander à sa sœur comment on faisait pour embrasser avec la langue. Sa sœur lui expliqua qu'il lui faudrait mettre sa langue dans la bouche de la fille et mélanger ainsi les deux langues.

Lorsque Thierry se retrouva ensuite face à Gilda, il respira profondément, ferma les yeux et colla sa bouche sur celle de Gilda qui, ouvrant la sienne en grand, provoqua un choc dentaire qui n'était pas au programme, et, Thierry avait beau fouiller la bouche de Gilda avec sa langue, celle-ci ne rencontrait pas celle de Gilda qui, on ne sait pourquoi, la gardait bien au fond de sa gorge...

Après ce premier baiser raté, les deux jeunes se regardèrent gênés et sans se saluer se séparèrent à tout jamais.

Ainsi finit le premier amour de Thierry.

Le père des deux enfants les visitait de plus en plus souvent jusqu'au moment où la mère se rendit compte qu'ils devenaient de plus en plus « difficiles ».

Aussi les inscrivit-elle en pension de façon à raréfier la communication entre le père et ses enfants qu'elle jugeait néfaste...

Ce pensionnat reste en mémoire de Thierry autant que l'aurait fait une prison dans laquelle il aurait été incarcéré injustement.

A 17h 28 très précisément, un Lundi, se souviendra-t-il curieusement toute sa vie.

Il ne put, pour son plus grand bonheur, rester plus d'un mois dans ce pensionnat auquel décidément il n'arrivait pas à s'adapter.

Ce furent, pense-t-il maintenant, des mois instables qui suivirent cet épisode « pension ».

Il se voit aller en compagnie de sa sœur chez leur père, à Maison-Alfort, qui leur présenta sa nouvelle femme : Lénou que les enfants appelleront entre eux et à vie « la beldoch' ».

Jamais ils ne pourront aimer cette personne froide, hautaine et méprisante de tout ce qui n'apporte aucune représentation ou valorisation sociale.

Ceci dit, au début, la beldoch' (tiens, c'est proche de « Folcoch' »...) fut très gentille et tout se passa convenablement, bien sûr.

La mère sentant ses enfants lui échapper plus sérieusement les plaça à nouveau en pension, à Dreux cette fois-ci.

Thierry, maintenant en cinquième, content d'être entouré de copains et s'initiant à la vie de dortoirs et aidé des pions(!) allait dans le dortoir des filles faire des bêtises... Tant est si bien qu'au bout du premier trimestre, son proviseur lui demanda :

« -Mais enfin, Thierry, qu'as-tu fait pour n'avoir que 5,33/20 de moyenne trimestrielle ?! »

Thierry pensa répondre : « Ben rien m'ssieur » mais s'abstint considérant qu'il était suffisamment remarqué pour ne pas en rajouter.

C'est à ce moment que le père et la beldoch' prirent chez eux les deux enfants.

Désinscription de l'internat et au bout du deuxième trimestre, dans un nouveau collège ; plus de quinze de moyenne trimestrielle !

Déménagement de Maison-Alfort à Neuilly sur Seine, vacances à Deauville où M.C.D., la sœur de Thierry connut son premier amour avec Jacky, un trouillois, qui non seulement ressemblait à Hugues Aufray mais de plus portait le même blouson que lui ! (Hugues Aufray, idole de la sœur, puis du frère qui tous deux passèrent des après-midi entiers sous les fenêtres du chanteur à attendre qu'il sorte ou entre dans son immeuble, jusqu'à ce que celui-ci, accompagné de sa femme leur proposent un jour de faire une ballade en voiture avec eux ! Ils allaient visiter une péniche, dans une grosse américaine avec Hugues Aufray au volant ! Ce fut pour les enfants l'événement de leur jeunesse, l'avènement de leurs espoirs du moment) ...

Ce fut pour ce Jacky, qu'après s'être fait gronder par son père pour de mauvais résultats en mathématiques, qu' M.C.D. décida, avec son frère, de fuguer en auto-stop jusqu'à Deauville, rejoindre son amour.

Agé de treize ans (mais en paraissant seize) Thierry, conscient des éventuels dangers d'une telle aventure emporta avec lui une bouteille de limonade d'un litre qui servirait d'assommoir si toutefois...

Le voyage se passa sans problème avec au cœur un sentiment de rébellion assumée et d'ouverture à la liberté sans pareil.

Ils restèrent cachés dans une maison inhabitée, à Trouville, repaire de la bande à Jacky.

Thierry se souvient d'un matin dans cette maison où l'entre bâillement d'une porte laissait voir une jeune femme à peine recouverte d'un drap.

Doucement, il poussa la porte, entra dans la chambre, repoussa la porte et tourna autour du lit en silence à la recherche du meilleur angle de vue. Il tira doucement le drap et découvrit ainsi un sein superbe, tiède, mou et surplombé d'un splendide téton. Son cœur battait fort, son sexe allait exploser, aussi, poussé par l'instinct de plaisir, il approcha ses lèvres du téton obnubilant.

Là, la jeune femme ouvrit un œil et dit : « Ah, c'est toi... Non sois gentil, il faut que je dorme encore un peu » et se retourna tout en se recouvrant entièrement du drap.

Jamais Thierry n'avait connu une telle frustration, non seulement sexuelle mais aussi et autant ; sensuelle, initiatrice et révélatrice, bref : sexpérimentale ! ... La sensation d'une visse s'insérant vivement et profondément dans le cerveau au moment même où celui-ci s'apprêtait à déguster les plaisirs des corps dont la nature avait doté l'humain pour la jouissance de vivre.

C'est au bout d'une semaine que des gendarmes, prévenus par des voisins de la maison inhabitée, frappèrent à la porte et emportèrent à la gendarmerie les deux fugueurs mineurs.

Pendant que les enfants étaient chez leur père, leur mère trouva un appartement digne de ce nom dans une citée H.L.M. de Montreuil sous Bois. Aussi les enfants retournèrent chez leur mère après leur fugue et aussi après que leur père, déçu et meurtri, leur ait dit : « Vous vous êtes vraiment fichu de nous ! Et maintenant, si en partant, une fois seuls dans l'ascenseur, vous riez encore de nous, vous êtes mal partis pour vos vies entières. »

Les deux enfants, une fois dans l'ascenseur ne sourirent qu'à peine et très jaune.

Ils retournaient à Montreuil, chez leur mère qui devenait de plus en plus cyclothymique.

Ses humeurs variaient d'un jour à l'autre, sans raison apparente ; un jour c'était tout sourire, le suivant, elle vouvoyait chacun de ses enfants et leur jetait à terre ce qu'elle aurait pu leur donner en main (tickets de métro, couvert, vêtement...), elle leur cachait jusqu'à la dernière minute dans quel collège ou lycée elle les avait inscrits, elle donnait un jour des sous et une autorisation écrite pour faire de l'auto-stop jusqu'à Deauville et huit jours plus tard, toujours sans raison, interdisait toute sortie.

L'appartement étant en rez-de-chaussée, les enfants se moquaient bien des interdictions et sortaient par la fenêtre pour fuguer allégrement, laissant leur mère en pleurs, seule dans le noir à écouter du Tchaïkovski ou du Mahler. Convaincue de l'intensité de sa vie par la force de ses larmes, masochiste qu'elle était.

La citée d'H.L.M. fut aussi le décor du dépucelement de Thierry, la veille du 14 Juillet de ses treize ans.

Il avait pour copine une voisine, deux étages au-dessus, Muriel, à peine plus âgée que lui, et qui désirait, elle aussi, connaître les émois des plaisirs physiques et disait et montrait beaucoup d'amour pour Thierry. Un après-midi, alors que Muriel et sa sœur, d'un an son aînée, étaient seules chez leurs parents, Thierry passa flirter et pousser l'investigation du corps féminin un peu plus loin. Les parents des filles rentrèrent plus tôt que prévu, aussi Thierry se cacha-t-il vite sous le lit des filles en attendant que les parents ressortent... Ce qu'ils ne firent point, coinçant ainsi Thierry dans la chambre de leurs filles qui lui donnèrent discrètement un morceau de pain et une barre de chocolat pour tout dîner, sous le lit...

Quand enfin les parents allèrent se coucher, Thierry ressortit de dessous le lit et dans le plus grand silence devint un homme, dans une fille qui devenait femme, avec pour témoin la sœur de cette dernière qui passait son temps à fumer à la fenêtre tout en jetant un œil de temps à autres aux ébats des tout fraîchement jeunes dépuceles.

Muriel avait ses règles cette nuit là.

Plus tard dans la nuit, Thierry se réveilla, enfin homme, entouré par les deux sœurs qui le regardaient, nu. Moment d'universalité...

Il dut ensuite, tôt le matin, retourner sous le lit quelques trois ou quatre heures, le temps que les parents des filles lui laissent le champs libre pour sortir de cet appartement qu'il quitta « différent » qu'il y était entré.

Il y eut d'autres fugues, Thierry séchait de plus en plus les cours, sa sœur ne supportait plus les injustes variations d'humeur maternelle et se rebellait...

C'est alors que la mère décida de faire appel à une tutrice de justice afin d'imposer à ses enfants une autorité qu'elle-même n'avait pas.

Ce fut là sa dernière grosse erreur envers ses enfants qui, après enquête sociale et décision de justice furent placés chez leur père.

Les enfants passèrent ainsi d'une populaire citée d'H.L.M. de Montreuil sous Bois à la bourgeoisie d'un immeuble de Neuilly sur Seine. Thierry échangea ses bottines pointues contre des mocassins bordeaux, le porte bagage des « Mob » des copains contre un Solex neuf et en règle et son blouson de cuir contre un imper vert. Il put ainsi constater qu'il restait le même intérieurement. Les mêmes vues de l'évidence du monde l'habitaient toujours autant.

Thierry aimait traverser Paris sur son Solex afin de passer du temps câlin avec Muriel dont la sœur, Patricia, avait aussi flirté avec lui et dont la mère lui faisait des bisex sur la bouche, de plus en plus nettes, surtout en l'absence de ses filles...

Intrigué par cette pratique et excité à l'idée de connaître une femme joliment menue de trente huit ans, alors qu'il n'en avait encore que quatorze, Thierry arriva un début d'après-midi pluvieux, trempé d'avoir traversé Paris à Solex... Il avait « oublié » que les deux sœurs travaillaient cet après-midi là... Aussi se retrouva-t-il seul, en peignoir, attendant que ses vêtements sèchent, en compagnie de la mère qui, sans ambages, une fois les filles parties, ferma la porte à clé puis les rideaux et enfin entreprit sexuellement ce jeune homme encore humide et impatient de découvrir comment une femme aimait se régaler de lui-même. Il avait adoré la réalité de cet instant vrai à tel point que le retour en Solex fut pour lui la première concrétisation de la rencontre entre le monde de ses désirs et le monde de la réalisation de ceux-ci. Alors, c'était possible !...

Il se dirigea ensuite tout droit chez son pote de l'époque, Juan, afin de tout lui raconter en détail l'aventure qu'il venait de vivre :

Un autre moment universel.

M.C.D., la sœur de Thierry, avait trouvé son équilibre et étudiait sérieusement tout en s'amusant, montrant, l'air de rien, l'exemple à son frère qui le suivait bon an mal an. Thierry avait reçu une guitare en cadeau de la part d'un chanteur « de restaurant » que sa mère, sa sœur et lui avaient rencontré en dînant, justement, au restaurant « Le pot de terre » où se produisait le chanteur, il y avait de cela déjà deux ans au moins puisque Thierry se souvient avoir été impressionné par la sexualité animale qui émanait de la femme de ce chanteur, passée, un jour, sur la table du petit logement du douzième arrondissement, où une autre fois, se souvenait-il aussi parfaitement, sa sœur tenait la lampe électrique pour sa mère, lui éclairant le col de l'utérus afin que celle-ci puisse y enfoncer la sonde qui avortera, à la base, le processus de vie en cours. Lui, Thierry, debout, derrière la tête de sa mère, regardait aussi dans la glace ce que sa sœur éclairait.

Il avait peint sa guitare en kaki et y avait collé un drapeau anglais ainsi que l'inévitable signe de la paix avant même de monter un jeu de cordes. Il le fit lorsqu'il s'aperçut qu'une guitare représentait un atout de séduction sans pareil.

Aussi lui arriva-t-il d'apprendre à jouer de cet instrument, à Montreuil, dans sa chambre, à quelques reprises, la lumière allumée, juste derrière le rideau de sa fenêtre, fin et translucide, en rez-de-chaussée, lorsqu'une ou des jeunes filles passaient...

Le temps aussi passait. Maintenant, Thierry formait, avec deux compères du lycée, Juan et Laurent, un groupe de chansons et musiques « folk » ; les « Shy Handkerchief ».

Nom choisi pour sa sonorité et non sa signification puisque, (pour les non anglicistes) cela se traduit par « Mouchoir timide » !

C'est au collège de Neuilly qu'il avait sympathisé avec un copain de classe qui se mettait lui aussi à la guitare et avec qui il vécut la première amitié de sa vie. Plus tard, au lycée, donc, lorsque leurs niveaux de jeux de guitares le leur permirent, ils agrandirent le duo en « groupe » et allèrent même jusqu'à se produire au « Pasteur Show » qui n'était rien d'autre qu'un concert de fête de fin d'année du lycée Pasteur à Neuilly où les avait conviés un autre groupe ami dont le guitariste, avec qui Thierry avait déjà fait des « bœufs », s'appelait Jean Louis Auber.

Thierry et ses compagnons de groupe n'étaient pas élèves de ce lycée Pasteur mais de celui de Courbevoie, le lycée Paul Lapie où Isabelle Adjani, dans les mêmes classes que Thierry en

seconde et première, lui dit un jour (qu'il avait les cheveux bouclés par le séchage du vent fait par l'allure de son Solex) :

« Ca te va très bien, on dirait un florentin du XVI^e siècle. »

A ces mots, Thierry n'y tint plus et ouvrit un large bec et eût aimé avoir Isabelle en proie...
Tels tous les garçons et plusieurs filles de la classe.

Par contre la quasi totalité de ladite classe exposait un sentiment d'adversité à Isabelle, jugée –extérieurement !- par la jalousie des envieux ; prétentieuse, lèche-cul, Jean passe et démêle l'heure. Alors qu'elle n'exposait, en fait, que sa joie d'être ce qu'elle devenait. On le ferait à moins, croyez le bien ! Surdouée, vive et radieuse, Isabelle remplissait très certainement les oreillers de tous ses camarades de classe qui, s'endormant seuls, chacun loin de la meute, imaginaient enfin être élu aux pays des merveilles d'Isabelle...

Thierry tenta d'approcher Isabelle par le biais du groupe qui aimerait faire chanter ses compos par une fille, tout en composant aussi pour les textes de la chanteuse, si toutefois elle en avait. « C'est une super idée, dit-elle, en ajoutant que oui bien sûr elle avait quelques textes d'elle mais qu'elle ne pensait pas que...

-Le tout c'est d'essayer une fois au moins, que tu entendes ce qu'on joue et sentir si t'as envie de chanter dessus, tes textes et/ou les nôtres. »

A la grande surprise de Thierry et du « groupe » Isabelle accepta !

Rendez-vous fut pris pour le surlendemain après-midi, jour de « répét' » !

Juan, Laurent et Thierry flottèrent pendant ces quelques quarante huit heures d'impatience, entre paradis, extase et « j'en reviens pas ! ».

A dix heures, pendant l'intercours, le jour de « répét' », Isabelle dit à Thierry qu'elle était désolée mais que la Comédie Française l'avait appelée et lui proposait d'être engagée. Elle devait donc s'y rendre l'après-midi même...

Shy Handkerchief, malgré sa vaillance, son formidable potentiel et sa jeunesse boutonneuse pouvait-il envisager une seule seconde rivaliser avec cette institution qu'était et qu'est toujours « le Français » pour une jeune comédienne ?

Certes non.

Aussi Thierry félicita-t-il Isabelle pour cette bonne nouvelle qui impliquait directement pour lui le balayage immédiat de ses espoirs les plus fous et les plus frais !

« Avale, lui dit-elle, avale » pensera-t-il plus tard en écoutant ces paroles de Bashung tout en se remémorant cette dernière scène.

Plus tard Thierry ira à la cinémathèque de Chaillot voir « L'amour fou », film de Jacques Rivette en compagnie d'Isabelle et en discutera avec elle, à la sortie du film, en prenant un pot dans un troquet près du Trocadéro.

En tête-à-tête.

Et puis, il y aura aussi cette soirée entre potes de lycée, au restaurant « Chez Julien » où Thierry, il ne sait plus pourquoi (l'a-t-il seulement su un jour ?) dira à la tablée, dont Isabelle : « Ben oui, ma sœur et moi, jeunes, avons aidé ma mère à s'avorter, et alors ? Ca ne nous a pas affecté plus que ça, faut arrêter de crier au traumatisme à tout bout de champs, les enfants ne sont pas en sucre... »

Cette sortie eut un poids certain sur le bref silence universel qu'elle engendra à ladite tablée.

Deux ans plus tard encore, il rencontrera à nouveau Isabelle, par hasard, à « La boîte à film », avenue de la Grande Armée pour voir Bonny and Clyde d'il ne savait plus qui avec Fay Dunnoway et un autre acteur connu, aussi.

Isabelle, accompagnée et entourée d'un petit groupe d'amis et de son frère dut insister envers ce dernier pour qu'il laisse sa place à Thierry, copain de lycée qu'elle n'avait pas vu depuis

longtemps. « Ha celui-là, quel jaloux ! Une vraie tête de mule. » glissa-t-elle à l'oreille de Thierry lorsque le frère d'Isabelle se fut assis visiblement fâché en bout de rang. Thierry informa (très, très prématurément, mais de telle valorisante façon !) Isabelle qu'il préparait un voyage en bateau-stop autour du monde.

Thierry, un peu avant, encore au collège, envoyé par ses parents en Angleterre pour les vacances de Pâques, bien décidé à en découdre avec les jeunes anglaises, flirta avec quelques-unes de celles-ci (non pas tant pour son plaisir mais aussi pour grossir sa liste de prénoms des jeunes filles avec qui il était « sorti » ou avait couché. Une croix à côté du prénom de la jeune fille précisait parfois cette différence) jusqu'à ce qu'une moins jeune fille appartenant au staff encadrant, lui fasse comprendre qu'elle souhaitait son tour.

Thierry fut invité un soir à se joindre à quelques animateurs, en privé, afin de faire connaissance avec cette anglaise qui l'initiera aux plaisirs de fumer de l'herbe et/ou du haschich.

Thierry aima tout de suite les effets de ces produits naturels et, content de tenir un journal intime où il notait des phrases antisociales, écrivit noir sur blanc qu'il comptait bien poursuivre les séances de fumette une fois revenu chez lui, afin de mieux collaborer à la chute des murs que le système faisait construire entre les constructeurs eux-mêmes.

« Les murs d'une frontière ne sont rien en comparaison de ceux du système qui, eux, avancent ! » avait-il écrit en phrase d'introduction, en page de garde de son carnet.

Lorsqu'il sortit de sa chambre le matin de son retour d'Angleterre, ses yeux tombèrent sur le vide de la poche de son treillis, à l'emplacement de son carnet...

Il se dirigea vers la cuisine où il prit son petit déjeuner tout en se demandant ce qu'allait bien pouvoir dire son père du fait qu'il se soit permis de saisir son journal intime tout en craignant aussi ce qu'il aurait à dire quant à la lecture des intentions et faits qui y étaient relatés...

La chose était grave ! Le père dit à son fils qu'il allait devoir le faire ausculter par un médecin puis, par devoir moral envers le danger social qu'il représentait, prévenir le directeur de son collège et la mère de Juan, son meilleur copain et co-guitariste.

Bref, cafter à l'entourage proche de son fils que celui-ci avait fumé de la drogue et qu'il disait aimer ça !

De plus, il lui retirait sa guitare Framus 12 cordes, reçue en cadeau d'anniversaire avec participation financière du fils qui travailla alors, pendant les vacances de Noël dans le froid de l'arrière boutique d'un fleuriste de Neuilly où régnait exploitation et suspicion (arrière boutique surveillée par vidéo par les patrons, installés au chaud de leur appartement, juste au-dessus et aussi reliée par interphone dont émanaient de temps à autres des ordres glauques et quelconques...).

C'en était trop pour Thierry et n'écoutant que sa bravoure, il dit à son père, le cœur battant la chamade et yeux dans les yeux :

« Quand tu diras que je représente un danger moral pour mes proches parce que j'aime la fumette, dis leur aussi que je pourrais très bien leur montrer des photos pornos !

- Des photos pornos ? Quelles photos pornos ?
- Celles qui sont en haut du placard, faut-il que je te les montre ? ! »

Thierry vit son père changer de couleur et se tournant vers la beldoch' qui n'en perdait pas une du fond du couloir, dans la salle de bain, l'appela au secours par cette question :

« Tu vois ce qu'il veut dire ?

-Euh...moi ? Ah non, absolument pas ! » dit-elle en plongeant son linge dans la baignoire, elle était occupée...

Thierry était sûr du malaise dans lequel il plongeait ses parents puisque dans la petite valise marron, en haut du placard de l'entrée, fermé à clé, il y avait non seulement des revues

pornographiques dont éventuellement ils auraient pu aller jusqu'à nier en avoir connaissance mais cette petite enveloppe blanche contenant des polaroids d'eux-mêmes en pleine sexualité. Thierry les avait trouvées en cherchant la guitare 12 cordes disparue de chez le marchand après qu'il ait fait croire à ses parents que c'était exceptionnel de trouver une telle guitare à un tel prix et qu'il ne fallait surtout pas tarder à l'acheter. Quand Thierry passa à Solex devant la boutique et n'y vit plus la guitare ; il n'eut plus de doute : la 12 cordes était dans l'appartement, c'était obligatoire ! Aussi entreprit-il une visite méthodique des lieux susceptibles de cacher sa future guitare.

C'est en faisant à peine appel à un coupe-papier en tant que levier que les portes dudit placard en livraient le contenu. Pornographique ô combien mais en aucun cas instrumental, (à part un god de bonne taille).

Il ne le saura que plus tard mais Thierry avait raison ; la guitare avait bien été achetée par ses parents et cachée en attendant la date de son anniversaire.

Mais pas dans l'appartement, non, dans le coffre de la voiture !

Thierry fut content de voir comme il était simple d'être juste. Et voir ses parents penauds à ce point le ravit grandement.

« Il va de soi, mon cher Dubout, que durant l'enquête, non seulement, vous avez carte blanche mais aussi de toutes les autres couleurs et de tous les crédits existants.

Par contre il nous faut absolument récupérer cet ouvrage.

Auriez-vous quelques indices à me soumettre ?...

- Désolé Monsieur le Centralisateur, mais à ce point de l'enquête, je vous demanderai de m'aider à l'application de la plus grande discrétion en renonçant à toute réponse et, pour faire plus simple, de renoncer directement à toute question. Je me dois au plus grand mutisme, il y va de la réussite de l'enquête.
- Vous avez raison Dubout, ça me chagrine mais vous avez raison, je dois bien l'admettre... Bien. N'abusez pas de l'argent des contribuables, voilà tout. »

Dubout adorait ces missions qu'il surnommait « mission Carte Santé » en souvenir d'une remarque d'un heureumiste lui vantant les bienfaits d'une société où tout être au monde avait d'entrée une carte lui donnant un accès maximum au minimum vital. Libre à lui, ensuite, de se procurer plus, si l'envie l'en chatouillait en faisant ce qu'il fallait pour.

Mais déjà un toit, à manger et la santé pour tout le monde.

Modernisme aidant et évidences acquises universellement, (telle cette autre qu'avait énoncée l'auteur de l'ouvrage disparu) :

« Puisque nous voulons tous vivre en un monde riche, enrichissons-nous à enrichir le monde des pauvres. Quel autre, sinon ? »

Il fallait tout de même avoir un sacré sens du raccourci pour savoir énoncer de telles réalités inévitables, pensait Dubout, en admirant l'esprit de l'auteur du « Livre de bord de l'Imaginaire » dont on ignorait tout ou presque et dont il était certain d'être proche puisqu'un adage de ce même marin affirmait également :

« Nous avons tous rendez-vous, à l'évidence ».

Aussi ne fallait-il plus se rendre à l'évidence mais la vivre, la voir et l'accompagner en chaque instant.

Maintenant, tout autant, donc.

Dubout regarda autour de lui, s'attendant à voir ce avec quoi il avait rendez-vous à l'instant même. Il était au centre d'une pièce servant de remise à l'une des nombreuses boutiques d'informatique qui avaient envahi une rue du douzième arrondissement gris moins foncé de Paris. Cette remise se trouvait au quatrième étage. Il y avait été convié par la gérante, asiatique souriante, afin de trouver plus au calme ce qu'il cherchait. En fait, il cherchait un peu tout puisqu'il venait refaire à neuf sa configuration informatique personnelle aux frais du contribuable...

Ses yeux remarquèrent le tout petit bout blanc dépassant d'un morceau de papier coincé entre la plinthe et le mur. Déformation professionnelle oblige, Dubout sortit son canif et écarta suffisamment la plinthe du mur afin d'extraire le morceau de papier.

Une écriture enfantine y avait laissé des traces de mots illisibles sauf un « Noé » et plus loin un « secret » qui bien sûr intriguèrent Dubout au point de glisser le petit papier dans l'une de ses poches avant que de continuer ses amples emplettes.

« Et si, se dit-il plus tard, tout en marchant dans la rue, l'évidence voulait justement que pour retrouver « Le Journal de Bord de l' Imaginaire » j'use de mon propre imaginaire... ?

Après tout ce n'était pas plus bête que de rester à attendre qu'un hypothétique indice surgisse d'on ne sait ni où ni quand...

Et si ce livre avait tout simplement disparu comme il était venu, d'un coup d'un seul, sans explication certaine ?

Et si la poutre de la cheminée sur laquelle était apparu ce livre correspondait à l'étagère de la bibliothèque du coin « table à carte » du voilier « l'Imaginaire » ? Se pourrait-il,

qu'intemporalité comprise, le livre apparaisse lorsque son auteur le pose sur l'étagère, seul point de passage connu jusque là entre intemporel et « vieux réel », et re-disparaisse lorsque le skipper s'en saisit afin d'y noter ses observations ?

Et puisqu'il était avéré que l'Imaginaire voguait en des eaux réelles et intemporelles à la fois, les temps d'apparition/disparition du livre ne signifiaient rien quant à une chronologie à envisager puisque dans le « réel » le temps était une donnée basiquement incontournable alors que sur l'Imaginaire, il n'existait ... »simplement «... pas.

Les actions, à bord, pouvaient durer d'un millimicron de seconde à plusieurs années du temps dit « réel ». Cela ne voulait rien dire étant donné que le skipper de l'Imaginaire pouvait universellement (et non à tous moments !) vivre ses aventures avec plus ou moins d'intensité, voire les revivre autrement, en simple décor de fond alors qu'il les aurait vécues une autre fois en phantasme principal, par exemple.

Dubout, face aux pièces du puzzle, les aligna et obtint ceci :

Le livre de bord de l' Imaginaire, apparu il y a quarante trois ans, découvert par un gamin de sept ans et sa sœur de trois ans son aînée, avait tout récemment disparu sans qu'aucun être au monde ne puisse dire pourquoi et comment.

Exactement comme maintenant ; comment et pourquoi Dubout savait-il que le livre de bord de l'Imaginaire avait été, en fait, découvert par un gamin alors que le monde entier, selon les données de la Presse, croyait que c'était le gérant d'une pension de famille de la côte normande qui l'avait trouvé le premier, sur la poutre de la cheminée de sa salle à manger ?

Dubout, qui ne se l'expliquait pas même à lui-même, aurait été incapable de dire à qui que ce fut qu'il suivait simplement ses intuitions et que celles-ci semblaient lui indiquer naturellement les évidences qu'il cherchait à relier afin d'éventuellement retrouver l'original du livre de bord de l'Imaginaire.

Et plus il intuitait, et plus ses intuitions s'affinaient et précisaient les événements.

A tel point qu'après avoir trouvé le petit morceau de papier derrière la plinthe de la remise de la boutique informatique, il laissa aller son imagination et broda cette histoire de petit garçon.

Dubout fit enquêter à ce sujet et fut bien obligé de constater que chaque élément que lui rapportaient chacun des enquêteurs venait affirmer –et mieux encore ! nommait, désignait- la réalité que lui indiquaient ses intuitions !

L’humain, dont Dubout n’était qu’un incarné parmi tant d’autres, s’ouvrait-il à un nouvel abord de la vie ? Les êtres entre eux s’approchaient-ils plus intuitivement, plus sensiblement, plus finement ? Assistions-nous, tout en y participant, à une évolution psychique profonde de l’humain et de ses rapports avec Dame Nature ?

Les derniers éléments de l’enquête, enfin existants, permettaient de supputer cette possibilité avec ravissement. Il suffirait de suivre la vie de ce petit garçon pour en savoir plus, beaucoup plus sur une potentielle localisation d’un point de rencontre avec l’intemporel.

Poursuivons donc le chemin du garçon devenu jeune homme :

Après son bac littéraire, il s’inscrivit à la faculté de Nanterre en philosophie puisque son père et la beldoch’ ne lui laissèrent que l’alternative des études ou du travail.

Thierry eut beau argumenter que la guitare pouvait très bien être considérée en tant que sujet d’étude, rien n’y fit ; « Tu étudieras en faculté ou tu iras travailler. On ne va tout de même pas t’entretenir à devenir saltimbanque ! Etc... »

Thierry apprendra plus tard que les parents de Jean Louis Aubert avaient –eux !- permis à leur fils de travailler ce qu’il aimait : le rock’n’roll... Sans aucun soucis du manque de représentativité sociale que cela impliquait à cette époque surtout si l’on habitait Neuilly.

Il était purement impensable que les parents de Thierry, à la question traditionnelle posée par leurs relations ; « Et vos enfants ? » aient pu répondre autre chose que :

« Et bien notre fille entre en maîtrise de droit et notre fils en première année de philosophie. »

Im-pen-sable!

Thierry quant au « qu’en dira-t-on » réservera à ses parents quelques retours de bâton pas piqués des vers, plus tard...

Il suivra rarement quelques cours fort intéressants, dont ceux de Monsieur Nebenzhal sur l’évolution humaine, et ayant choisi les examens finaux il préférait les préparer seul, tranquille dans sa chambre de bonne, où il passait des heures heureuses à être bien. Seul et/ou en compagnie de Catherine, sa copine de l’époque qu’il fréquentera plus d’un an avant de vivre quelques temps avec elle.

Thierry aimait le corps sicilien de cette jeune femme à la poitrine opulente. Il avait d’ailleurs apprécié, un an avant de connaître Catherine la splendide poitrine d’Evelyne, la sœur aînée de Catherine, en couchant avec elle, un soir dont il regrettera longtemps la brièveté, même si, connement cette dernière ne dépendait que de lui, ayant lui-même mit un treme à la relation avec Evelyne.

Il se demandera toujours pourquoi.

Pion en parallèle de ses études, il connut quatre établissements et autant d’élèves désireuses de franchir sexuellement la pesante frontière des hiérarchies et autres castes socioprofessionnelles. Il eut plaisir à retourner le plaisir que lui avaient prodigué les filles et les femmes plus mûres que lui, à ces autres filles et femmes plus jeunes que lui. Les ponts inter-âges en sexualité sont cruciaux à l’épanouissement de tout individu digne de ce nom.

Il obtint le nombre suffisant d’U.V. pour passer en deuxième année, à la fin de laquelle, passant le D.E.U.G. il posa son stylo, non sans avoir pris connaissance du sujet de l’épreuve auparavant et avoir commencé à répondre. Son regard fit un tour de la salle et, rangeant déjà

Puis il y eut ce convoi d'un voilier de Rhodes à Naples qui permit à Thierry de retrouver le propriétaire d'un autre voilier qu'il avait également convoyé deux ans auparavant, (en prenant un magistral aller-retour en pleine poire, en pleine nuit, en pleine mer) de Toulon à Rhodes. Ce propriétaire, nullement gêné de retrouver un ancien pote à qui il devait encore des sous, osa même demander qu'on veuille bien le déposer sur Simi, la petite île juste en face, puisque son propre bateau, barbu de deux bonnes années d'immobilisme dans le port de Rhodes était en panne de moteur...

On l'y amena. On y dina et l'on y but, tous imprégnés d'amitié chauffée aux vents d'aventures de vacances et par de nombreux ouzos. Tant et si bien que l'on s'accorda tous à transporter le propriétaire jusqu'à Athènes où il devrait convoier le voilier d'un ami jusqu'à Rhodes, regagnant ainsi sa base non sans gagner quelques sous qu'il destinait au remboursement de ses dettes. Bien sur !

Il n'y eut pas de bateau à Athènes, par contre, en l'amenant jusqu'à Naples puis à Paris (!), il assurait être en position de décrocher un contrat avec la revue « Voiles et Voiliers » pour une virée aux Philippines, à bord de son propre bateau, financée par la revue en échange d'articles commentant l'aventure par le biais du livre de bord et manuscrits afin d'établir une analyse graphologique des évolutions de chaque participants.

Ceux-ci seraient quatre : Le propriétaire du voilier, Thierry et deux de ses amis ; Régis et J.P. Les trois derniers passeront deux mois à tout préparer ; vaccins, démissions, largage de piaule, premiers articles jusqu'à ce qu'ils s'aperçoivent enfin qu'ils avaient à faire à un mythomane cent pour cent et que jamais « Voiles et Voiliers » n'avait entendu parler d'un tel contrat... « Avale, lui dit-elle, avale... »

Thierry trouvera un premier emploi d'agent commercial pour une société de couponning qu'il doublera avec un second emploi de chauffeur-livreur pour une parfumerie parisienne. Ses premiers gains conséquents et son esprit d'aventures l'amèneront à rompre très vite le confort de l'emploi contre un départ pour le tour du monde en bateau-stop.

Se vengeant sans doute ainsi de la frustration du départ pour les Philippines, il revendit ses instruments et tout ce dont il n'aurait pas besoin pour un tel périple.

Il organisa une fête afin de vendre sa sono, quinze jours avant le départ. Il y rencontra Coline avec qui il eut plaisir à coucher à quelques reprises, saluant ainsi sa vie de sédentaire.

Mais huit jours à peine avant le départ, Coline, dans le calme et le confort de l'oreiller lui dit : « Tu sais, j'ai réfléchi, je pars avec toi. »

Thierry ne lui avait jamais dit ni laissé entendre qu'il désirait qu'elle l'accompagne...

Mais il s'entendit répondre à Coline plus vite qu'il ne l'aurait fallu :

« Super !... »

Les dés étaient jetés ; ce n'était plus en solitaire qu'il partait faire le tour du monde à la voile mais en jeune couple... Ce qui n'a rigoureusement rien à voir !

Mais c'est pourtant bien ce qui fut, du moins jusqu'aux Antilles où lassé des jalousies malades de Coline, Thierry décida de ramener celle-ci à Paris, en huit heures d'avion, remontant ainsi quatre mois de voyages terrestro-océano-véliques.

Le retour sur Paris ne fut pas aussi éphémère que l'avait prédit Thierry. Il dut à nouveau retrouver un logement, un travail... C'est Coline qui trouvant tout cela garda Thierry dans les fils de sa jalousie jusqu'à ce qu'il ait l'opportunité de travailler en tant que graphiste indépendant pour une société de publicité et, là, donner justement raison aux jalousies de Coline dont il se sépara après que celle-ci l'eut giflé, ayant appris que oui, là c'était enfin vrai, Thierry la trompait !

Coline était artiste ; Thierry s'amouracha d'une femme « sociale », légère, souple qu'il appelait « la femme-femme » puisqu'elle travaillait régulièrement, avait les ongles faits et allait hebdomadairement chez le coiffeur.

Thierry flambait ses sous facilement gagnés en tant que graphiste indépendant dans les restaurants de plus en plus chers de Paris en compagnie de « sa femme-femme », de sa sœur accompagnée de Jacques, le futur mari de cette dernière.

A eux quatre, ils écumèrent les meilleures tables de Paris, réduisant ainsi peu à peu mais irrémédiablement l'espoir de Thierry de reprendre le départ de son tour du monde. Mais cela ne le gênait en rien, se sentant de mieux en mieux dans cette vie parisienne.

Sa sœur, avec Jacques, semblait avoir rompu le fait qu'elle s'accouple avec les amis de son frère. Il y eut en effet en premier Juan, ami de collègue de son frère, puis Jean Marc T., ami de lycée de son frère, puis Régis, ami vélique sans parler des autres flirts avec d'autres copains du frère, notamment des jumeaux connus en Angleterre. Ceci dit, Thierry eut aussi des relations avec des amies de sa sœur...

Bien avant cette époque, encore pion à Rambouillet, Thierry avait connu une autre pionne ; « Marie » qu'il aima authentiquement un certain temps. Certainement maladroitement d'ailleurs. Trop jeune sans doute et trop présomptueux surtout. Les visites chez Marie permirent à Thierry de rencontrer Rony Browman, futur fondateur et président de Médecins Sans Frontière avec qui il avait aimé jouer un peu de guitare, boire beaucoup, fumer autant et aller au cinéma voir « Moby Dick », un soir de tempête sentimentale entre sa compagne Pierrette, la sœur de Marie, et lui.

Thierry aimera revoir Rony à chacune de ses apparitions à la télévision. Qu'est devenue Marie ?...

Thierry disait aller bien, en tant que graphiste, ses clients satisfaits le rappelaient régulièrement, bref la vie ronronnait.

Il en allait intérieurement tout à fait autrement. Thierry, en fait, insatisfait d'une vie « normale » avait fait le pari excitant et à lui-même de gagner un gros lot au loto ou sinon de disparaître purement et simplement puisqu'une vie normale le laissait de glace et profondément étranger au monde qui l'entourait de vains mouvements inlassablement répétés. C'est ainsi qu'il s'écarta réellement de la vie sociale, n'allant travailler que lorsque ça le chantait, émettant des chèques sans provision pour payer ses festins personnels au restaurant puisqu'il aurait soit de quoi honorer les chèques, soit il serait mort.

Aussi, à chaque tirage de loto négatif, hebdomadairement, Thierry essayait de se tuer.

Il tenta la bulle d'air envoyée dans une veine mais ne put se résoudre à appuyer sur la seringue. Il essaya de se pendre avec la ceinture de sa robe de chambre accrochée à la tringle à rideau mais ne put pousser le tabouret... Dans la liberté totale d'un visiteur inconséquent, Thierry chercha à se perdre en mer en louant un petit voilier, en Bretagne, mais l'éventuelle perspective de mourir de soif lui évita de quitter le port. Il alla ensuite sur l'île de Ré qu'il remonta à pieds d'Est en Ouest afin de se noyer en nageant vers le soleil couchant. La froideur des eaux où il n'avait plus pieds repoussa Thierry bien vite vers le tiède et sec rivage... Ce n'est qu'après quatre ou cinq mois de ce régime, la situation financière désastreuse « aidant » que Thierry arriva à s'endormir dans une forêt de Fontainebleau, gorgé de somnifères qu'il avait achetés en nombre dans plusieurs pharmacies, regardant la cime des arbres danser mollement dans le ciel qui s'assombrissait, lui aussi.

C'est l'atroce sensation d'un tube dans la gorge qui le réveillera vaguement une première fois. Puis la douceur de la présence de sa sœur, venue à l'hôpital, accompagner le réveil de son frère.

Le redémarrage sera long, inconfortable et résignataire. En effet, même si Thierry n'avait pas abandonné l'espoir de toucher un gros lot, au moins avait-il pu constater et donc s'y résigner : il ne pourrait pas en mourir, rejoignant ainsi le troupeau des joueurs normaux... C'était sa perversion, il jouait au loto sans le dire à qui que ce soit parce qu'il en avait honte.

Des relations de sa sœur l'employèrent en tant que responsable du développement commercial d'une boîte de photocomposition pour les agences de publicité parisiennes. Il n'aimait pas ce boulot mais s'en sortait plus qu'honorablement. A tel point qu'au bout d'un an, l'essor commercial de la boîte existait et Thierry, allumé par une sauvageonne de passage, quitta son boulot pour d'autres aventures.

Elles furent bordelaises, bordéliques et conséquentes. D'abord graphiste indépendant puis conseiller d'entreprise, il rencontra Kim, la mère de leur futur fils, à l'occasion d'un stage, elle en osthéopathie et lui en tant que dynamiseur de groupe de futurs commerciaux Singer... Thierry flasha sur les aisselles blondement poilues de Kim qu'elle exhibait naturellement lorsqu'elle s'étirait ainsi que sur la rondeur du haut de ses cuisses, de face.

Il y sentait, outre l'appel de la meule de foin, une force terrienne incarnée avec laquelle, sans s'en douter encore le moins du monde, il allait devoir beaucoup plus batailler ferme que se répandre en amour...

De cette rencontre, et après une gestation tumultueuse pour le couple puis le futur père, naîtra, à Toulouse, Lou ; beau bébé et densificateur de la vie de son père.

Enfin Thierry prenait du plomb dans la tête !

Il en prit tant d'un coup qu'il les péta. Les mêmes plombs. L'évidence de sa vie pleine de creux, après séparation d'avec la mère de son fils, évidemment accompagnée de perte de boulot et donc de compte en banque en peau de chagrin, amena Thierry à l'errance.

Trois mois d'inexistence sociale, parti sans rien dire à qui que ce soit, sans adresse, dormant à la belle étoile puis sous tente, se nourrissant de gravelleries et de rapines au sein d'un camp de naturistes où il était certain que personne n'oserait avoir le ridicule de lui demander ses papiers... Fondant totalement son corps bronzé dans la masse anonyme et nue des corps de milliers de natouristes, Thierry prenait des vacances de vie, mangeant deux à trois fois par semaine au restaurant, -en terrasse-, afin de faciliter la fuite en guise de paiement...

Il alla même une fois jusqu'à tendre le bras tout en faisant deux pas sur la terrasse privée d'un studio de vacances, restée ouverte, avec en son centre une table basse où reposait un portefeuille dont sortait le coin d'un billet de banque...

La somme était très conséquente. Deux destins s'étaient croisés sans se voir. L'un riche d'un mois de vacances en famille à l'étranger, (puisque les billets, à part une grosse coupure française, étaient d'aussi grosses coupures mais en livres anglaises) et l'autre démuné de tout. Thierry hésita à « rentrer », aidé par cette « manne » financière, il aurait pu re-stabiliser sa situation mais il préféra opter pour l'aventure et monta un bateau à la mère de son fils comme quoi il devait travailler secrètement en Suisse et ainsi pouvoir lui laisser quelques sous.

Il joua beaucoup de bulletins de lotos et en perdit autant.

Il mangeait dans d'autres restaurants, sans terrasses...

La cigale ayant chanté tout l'été....

Thierry fut « retrouvé » par un ami-collègue qui le ramena chez la mère de son fils, de là il fut envoyé par train à Paris chez son ami Dédé où il devrait passer quelques mois afin de laisser se tasser les blessures et écorchures socialo-légalo-financières...

Ce fut le voilier du Dédé, à quai, à quelques kilomètres de son fils qui fut le premier asile pour Thierry qui nanti d'une vieille caisse polluante retrouva du boulot en tant que graphiste et arriva ainsi, plus un suivi psy et un avocat de l'aide judiciaire, à effacer une lourde ardoise.

C'était la dernière fois qu'il déraillait. Sans le savoir, avec son fils, Thierry avait trouvé une évidence à être. Simplement en vivant pour et avec son fils.

Il le quitta encore une fois alors qu'il avait trois ou quatre ans pour aller sur l'île de la Réunion. En accord avec sa mère, il devait préparer la venue de son fils qui passerait une année scolaire sur l'île.

Lorsque Thierry donna le feu vert à la mère pour « envoyer » Lou, celle-ci répondit qu'elle avait changé d'avis...

C'était le second avis conséquent de changement d'avis, justement, que Thierry recevait par courrier. Il avait reçu deux ou trois ans auparavant une lettre d'une jeune femme qu'il avait connue en voilier lors d'une croisière de fin d'année et d'obtention de diplôme d'éducatrice. Thierry était le skipper d'un équipage de cinq jeunes femmes, une semaine au soleil et aux vents méditerranéens...

Une de ces cinq jeunes femmes fut invitée à rester, une fois la semaine de croisière terminée, auprès de son skipper, à terre.

Ils connurent deux semaines de « folie saisonnière » pour s'apercevoir qu'ils n'avaient absolument rien en commun. Si ce n'est un embryon. Dans le ventre de la jeune femme. Ils convinrent de la nécessité de l'avortement que la jeune femme subirait seule, une fois remontée sur Paris, afin d'être accompagnée par son gynéco et entourée par ses parents. Thierry reçut des nouvelles deux mois plus tard ; la jeune femme avait changé d'avis...

Le père Emptoir, connu des navigateurs pour son inévitable clarté était le seul homme au monde à avoir effectivement croisé l'Imaginaire.

Il clama les détails de cette rencontre lors de plusieurs conférences de presse.

Désimaginairisant ainsi quelque peu l'Imaginaire dans la tête de nombreuses personnes puisque donnant un aspect concret à ce voilier qu'il n'a pas de façon continue par définition. Il ne faut pas oublier que l'Imaginaire est un bateau, non pas multicoques mais, multiformes, multigréments et tout ce que l'on peut multimaginer, justement.

Or, le père Emptoir, appelé ainsi pour mieux coller à la vocifération féroce qu'il utilisait à chaque fois qu'il déclamait des évidences, avait tenté une fois d'écrire un texte poétique ...

« Un jour de soleil de tous les étés, mon âme errait à tous les vents de tous les horizons.

J'avais en moi le sentiment de toutes les sensations, l'odeur de tous les parfums, la vue de tous les visages, le rivage de toutes les apparences et les yeux de tous les regards.

Je prenais le chemin de toutes les destinations, suivais l'enseignement de toutes les disciplines de tous plaisirs et crachais de toute ma salive sur les doctrines de tous les abus.

Faisant ainsi ma vie de tous les instants, j'avais en mon âme de tous les états, une efficacité de toute simplicité.

La mer de toutes ses vagues léchait le ciel de tous ses nuages, le sable de tous ses grains reflétait le firmament de toutes ses étoiles de toutes voies lactées et sablées.

Les femmes de tous les appâts promenaient leur corps de toutes les rondeurs, les oiseaux voletaient de toutes leurs ailes au-dessus des fleurs de tous les pétales. Les mouches, sur les bords des bols de lait de toutes les vaches, régurgitaient leurs pitances de tous les vomis, les abeilles cinglaient les airs de toutes leurs courses au miel de tous les arômes.

La campagne fleurait bon de toutes ses aises et émettait ses bruits de tous les diables.

Arrêter ces courses folles aux derniers modèles de voitures et construire par milliards –donc à coût très réduit- des sortes de 2CV qui suffisent amplement aux déplacements humains et qui peuvent durer jusqu’à quarante ans ! Dans le même temps, développer les transports en commun inter-régionaux puisque le parc des voitures sera régi par les utilisateurs eux-mêmes. Tout comme le font les habitants d’Amsterdam avec leurs vélos...

On apprendrait dès le début aux enfants à apprendre à apprendre plutôt que de perpétuer le maigre savoir déjà appris mille fois au nom de la culture...

Bref il fallait ralentir sérieusement l’essor de la consommation au profit de celui de l’appréciation durable des acquis déjà très confortables. La planète devait accepter son âge.

Thierry repensait à tout cela lorsque l’odeur fétide de sa flatulence vint perturber ses narines ivres des arômes affamants de la charcuterie dans laquelle il venait de pénétrer.

C’est alors qu’entra Dictonman ;

« - M’ssieur dame... ça sent l’édam !

- Bonjour Dictonman ! clama la mère Kantil avec le visible plaisir de la venue de Dictonman. Qu’est-ce que je vous sers ?
- Ben les boules mais pas trop fort alors...répondit Dictonman, toujours emprunt d’un humour à tous crins ! Oui, c’est ça, donnez-moi des boulettes de viande, elles me paraissent très appétissantes, tout comme vos cuisseaux...de jambon.
- Ha ! Sacré Dictonman, toujours le mot pour rire ! conclut la mère Kantil, emballant la blanche de jambon de Thierry qui paya et sortit non sans entendre avant de fermer la porte, la mère Kantil demander à Dictonman :
- Alors ce dialogue tout en dicton, ça avance ?
- Tout vient à point à qui sait attendre, madame Kantil, vous êtes bien placée pour le savoir. Et oui, sachez le donc, mon dialogue avance à grands pas. Il est même très sérieusement question qu’il fasse partie de la nouvelle édition du « Journal de bord de l’Imaginaire » ! Vous vous rendez compte !?... »

Thierry fut interloqué.

Le commissaire Dubout qui venait de retrouver la trace de Thierry, le fut tout autant puisqu’il en était arrivé à force d’imagination à deviner les pensées de Thierry, par simples supputations...

C’en était donc ainsi ; le premier éditeur qui passerait commande à Thierry du « Journal de bord de l’Imaginaire » aurait l’insigne privilège de pouvoir divulguer grâce à l’entrecroisement d’univers parallèles, l’intégralité de cet ouvrage !

La vie simple pour tous !

Le monde entier avait rendez-vous à l’évidence avec les vies denses.

Quel sera l’éditrice/teur suffisamment perspicace pour passer commande ?

Mesdames et messieurs de l’édition littéraire ; à vos téléphones ! :

04 67 90 76 63

La rue meure, silencieuse...

C'est à cet autre moment tout aussi différemment précis (pour les uns et pour l'autre ; l'auteur) que le cours de l'écriture de cette rivière sinueuse change, non pas de cap puisqu'il n'en a pas encore vraiment – si ce n'est de donner à lire les méandres de l'écriture de cinquante deux ans d'une vie riche en bien des domaines- mais simplement (!) d'orientation des rives qui le bordent et aussi le guident.
Voyons cela ;

Il suffit de raconter pour se raconter !
Foin des racontars infinis et ennuyants !
Empruntons les sentes qui longent les rives des différents cours de l'onde.

Sur la rive, hier, j'ai suivi la rivière, retrouvant ainsi le courant des sources vives.
Je m'interpellais d'un bord à l'autre :

« Hé dis donc, t'es content de toi ?

- Oui, en fait oui, je connais le bonheur de vivre entier, une santé tranquille, deux beaux enfants heureux, un maximum de temps pour faire ce qui me plait comme il me plait.

- Et quoi d'autre ?

- Des morceaux de musique, en chanson ou non, des aquarelles, rencontrer des femmes, passer du temps sur mon ordinateur à jouer, regarder le monde, vivre selon mes envies et les opportunités...

- On n'aurait pas parlé de schizophrénie à ton sujet ?

- Si, bien sûr, mais « ils » étaient loin du compte, je n'ai pas de dédoublement de la personnalité, j'en ai beaucoup plus ! (Si tant est que je n'aie qu'une personnalité à la base...) et ce n'est en aucun cas une souffrance ! Si je devais souffrir ce serait bien d'être prisonnier d'une seule nature d'être ! J'ai connu tant de différents Thierry qu'il est préférable de les constater que de les juger ou les comprendre. L'histoire raconte le genre humain mais en aucun cas ne l'élucide. Et puis les explications...vérités en deçà, mensonges de l'haut delà...

- T'es philosophe ?

- J'aime bien laisser aller les réflexions, voir où elles nous mènent, voilà tout. Parfois je pousse le bouchon pour le plaisir de la rhétorique, tout comme j'aime jouer aux échecs. Sans plus.

Mon père se targue de l'être. Dans sa tête, peut-être... Dans la vie nettement moins !

- Moins que qui ou quoi ?

- Dans la vie pratique nettement moins philosophe que dans sa tête. Il ne pratique les idées qu'intellectuellement, pas pratiquement. Ca gêne...

- T'as un exemple ?

- Pleins !

- Un suffira !
- Je ne suis pas là pour régler mes comptes familiaux, laisse tomber.
- T'es sûr ?
- « A priori, en tout cas », c'est surprenant comme formule tu trouves pas ?
- Si, complètement contradictoire même, mais ça ne répond pas à ma dernière question...
- Oui je suis sûr de ne pas vouloir régler mes comptes familiaux, ici et pour l'heure en tout cas. D'ailleurs existe-t-il encore un compte, je ne crois pas.
- Tu veux dire que...
- Je ne veux rien dire du tout, je dis ce que je dis, ce n'est pas compliqué. Sachons rester à ce qui est dit, ça évite bien des interprétations fumeuses qui éloignent l'objet du sujet !...
- Et réciproquement.
- Certainement...
- Tu as écrit plus haut, si j'ai bien suivi, que tu avais eu le vrai « Journal de bord de l'Imaginaire » en main. C'est exact ?
- Tout autant exact que peut l'être tout ce qui est.
- Bien. Et tu l'aurais toujours en tête ?
- En tête et aussi sur papier ! Figure toi que je le retranscris fidèlement sur papier. Et quand je veux encore !
- Tu l'as déjà fait entièrement ?
- J'attends qu'un éditeur fasse une offre.
- Ha ha, laisse moi rire ! C'est comme ton drapeau du monde, ça ! L'idée est excellente, ta réalisation prototypale également mais ton abord à la généralisation manque sérieusement de concret !
- C'est vrai... et c'est bien ainsi ; je lance simplement quelques appels discrets du genre : « hé ho ! Regardez ce que j'ai trouvé, c'est super non ? » à un entourage restreint, sans trop d'effort, étant et restant convaincu que la plaisance est reine en tous domaines, je ne saurai insister et laisse ainsi exister mes créations au fil de la vie. Avec la douce sensation du privilège d'être dans le secret des dieux... Quand les autres voudront écouter ce que je donne à entendre, lire ce que j'écris, regarder ce que je dessine, alors ils diront que ça leur plait ou non, mais en aucun cas je n'ai à forcer leur écoute, attention ou quoi ou qu'est-ce... J'aime faire ce que je fais, c'est déjà ça. Le reste, je verrai bien. Il n'y a rien de meilleur que de constater ce que l'on fait (ou de réaliser ce que l'on désire) et les créations artistiques sont la

prothèse de l'artiste en manque de réalité tangible lui convenant. Il crée son monde réel. Et donc par là, réalise son monde créatif.

- Ca fout le vertige !
- C'est vertigineux ! Notre chute, depuis le bord de la naissance jusqu'au fond du trou ! Total vertigo ! Certains (nombreux), pour se rassurer, appellent cette chute irrémédiable « le mouvement de la vie »... Mais bon... Rien ne change pour autant. C'est tout de même incroyable que face à cette évidence de chute libre, tous -ou presque- s'emprisonnent de morales religio-culturelles auxquelles ils s'accrochent comme ils le feraient aux arbustes dont les racines lâchent –plus ou moins vite- sous leurs propres poids et mouvements...
- Ils s'emprisonnent ou « on » les emprisonne ?
- L'un entraîne l'autre et réciproquement... Imagine qu'en prison, il n'y ait pas de gardiens, et que les prisonniers eux-mêmes élisent leurs matons... Voilà où en est la majorité des moutonneries humaines face à la liberté de chute. Tu as raison ; ça fout le vertige !
- Tu ne mets aucun garde-fou à ta vie, toi-même ?
- Je n'en mets pas, non, mais certes avec l'âge, j'accepte l'évidence de certains garde-fous s'imposant d'eux-mêmes.
- Et ne tentes-tu pas de les transmettre à tes enfants ?
- Si fait.
- Et bien voilà, c'est pareil au niveau de l'ensemble humain...
- Il n'y a plus rien à dire alors.
- Si fait. »

Le bord de la rivière où s'écrivait ce dernier dia-monologue était planté de roseaux suffisamment hauts pour cacher un voilier ayant le mat couché sur le pont. Et justement, l'Imaginaire remontait à cet instant réel une sinuosité fluviale dont les rives, arborant de hauts roseaux, appelaient à la pause.

Une très légère brume tamisait la surface du cours, estompant les frontières des mondes aquatique et terrestre. Le skipper de l'Imaginaire joignait les fumées qu'il exhalait aux brumes caressantes. L'instant était si reposant que même la coque de l'Imaginaire flottait légèrement dans les nuages ouateux d'une onde sereine.

Le skipper profitait généralement de ces moments privilégiés de pause pour laisser aller son esprit au sommeil. Là, bien évidemment, il se frottait au réel...

Aussi souhaitait-il parfois rêver suffisamment concrètement pour intervenir efficacement dans le monde concret.

D'entrée il muterait l'enrichissement personnel en enrichissement général, tout simplement en déclarant la pauvreté comme virus virulent à éradiquer illico presto par chacun et pour tous.

Ensuite il ferait en sorte d'établir un passage permanent entre intemporel et réel de façon à élargir les horizons restreints des cartésiens qui, lorsque les petites filles se déguisent, ne discernent plus la légende de l'information.

Mais cette fois-ci, l'atmosphère aérienne irréaliste retint le skipper à bord de l'Imaginaire d'un léger effleurement sur le petit doigt de la main gauche qui reposait sur sa poitrine, face au ciel. Des musiciennes vêtues de simples robes blanches s'avançaient en groupe, à peine audible, tel un bruissement d'arbrisseaux accompagné d'un chant lointain de flûtes, dans la campagne forestière qui protégeait les méandres de cette rivière.

Le skipper suivait des yeux et des oreilles ce groupe de vestales en se demandant s'il avait envie de les rejoindre.

Ne sachant que répondre, il laissa l'instant s'écouler et s'installer.

Il en fut ému aux larmes.

Légalement brumeuses, elles aussi, se joignirent aux fumées.

Plus tard, le skipper descendit dans le carré, prit une bière brune dans le réfrigérateur et s'assit à la table à cartes afin de tenir à jour le livre de bord à la lueur d'une lampe tempête.

« *Ce jour, en ce lieu : L'Imaginaire flotte paisiblement, mollement amarré à de hauts roseaux d'une campagne forestière. Pas de maintenance en vue. R.A.S.* »

Fermant le livre de bord, le skipper ouvrit son paquet de tabac, en sortit une feuille de papier à rouler et se confectionna un cône à fumer.

Il passera un bon moment à déguster sa bière tout en fumant au milieu des roseaux embrumés. Le bateau lui-même ressentait l'apaisement général du lieu et de l'instant et du bois qui le constituait émanait alors une sérénité aux craquements rares, sourds et bienveillants.

Lorsque la lumière du jour baissa, il débarqua et glissa jusqu'à proximité suffisante du groupe de vestales qui faisait une pause pour les entendre papoter. L'une d'elles, aux cheveux bruns mi-longs et bouclés, disait à une autre, blonde fortement lippue et mammue :

« Je te jure, je l'ai moi-même entendu lui dire : « Puisque tu tiens absolument à me donner une preuve d'amour, ce que, je te le répète, je trouve ridicule et malvenu, hé bien soit, tu n'as qu'à m'éplucher tout un ramequin de pistaches sans en manger aucune.

- C'est dingue ! Rétorqua la blonde
- Attends c'est pas fini, continua la brune, figure toi que la fille, dans toute l'ignorance de l'abnégation que demandait une telle preuve d'amour, épreuve d'amour, devrai-je dire, se met tout d'abord à rire ! L'idiote ! Puis elle s'avise de trouver un ramequin et des pistaches !
- C'est complètement incroyable ce que tu me dis là, coupa la blonde. »

Lassé de tels insipides chuchotis de jeunes vestales, le skipper quitta son brumeux poste d'écoute et reglissa vers son embarcation dont il largua les amarres tout en se demandant si la lettre « U » dans l'écriture du mot « LARGUA » était bien judicieuse puisqu'en français, jusque là, G+A donnait le même son que G+U+A...

Plus tard, plus loin : l'Imaginaire fait route au 270, mer belle à peu agitée et à gîter peu. Vitesse moyenne de croisière : 4 nœuds à la coque.

Voile à sept heure.

J'affale les voiles (quoi d'autre ?!), de façon à laisser remonter vers moi cet autre voilier qui se révélera être le « Ben Henry Laden », sloop de 22 mètres à voiles islamistes et chemise blanche à col ouvert usant d'une navigation à l'imbroglio et d'une météo à l'emporte pièce.

L'échange sera bref et poli, sans plus. Le skipper du « B.H.L. », un peu froid et hautain me confirme faire route au 270, se rendant ainsi lui aussi, au grand rendez-vous septennal des plus beaux voiliers du monde.

Nous nous y reverrons donc, conclûmes-nous d'une commune envie de ne pas faire route ensemble.

De plus, rien ne garantit ni n'indique que je fasse directement route jusqu'à ce rendez-vous.

L'imaginaire voguait bellement, son skipper veillait avec plaisir à ce que tout fut rangé et réglé comme il se doit à son bord. Il laissa filer une traîne à bonites, prépara une marinade à base de citron, péta comme un truand, se versa une rasade de whisky accompagnée de petits oignons posés sur des tranchettes de Cheddar.

Il adorait ces amuses-gueules en pleine mer.

Lorsqu'il sortit une belle bonite de l'eau, il lui trancha net la tête, la découpa en quatre beaux filets qu'il découpa chacun en petits cubes qu'il trempait immédiatement dans la marinade dont le citron cuisait alors la chair fine et toute fraîche de ce délicieux poisson.

Quand il savourait de tels plats, le skipper de l'Imaginaire en venait souvent à s'étonner de qui, quand, où, pourquoi et comment certains plats devenaient des recettes quasi universelles. Et d'où venaient les noms de plats « choucroute, couscous, veau maringot, etc. » ?

Il aimait se poser ces questions, de façon rituelle, et si jamais quelqu'un lui apportait une once d'information, il s'empressait de l'oublier au plus vite afin de continuer à se poser ces questions. Sorte d'accompagnement cérébrale du plaisir de bien manger, devenu aussi péremptoire qu'un verre de bon vin agrémentant le goût des repas et la légère ivresse du contentement physique de se nourrir à point nommé.

Le festin terminé, « **L'Imaginaire** » se trouva face à la baie de New York. Son skipper cracha à l'eau un tout petit morceau de cachalot coincé entre deux dents depuis trois jours, avala un carré de chocolat et mit bien vite le cap au 180 et aux quatre vents, surtout.

Tout de suite les voiles se gonflèrent d'un vent joyeux et ravi de souffler l'avance à ce bel esquif vers des terres plus humaines.

Et puis la terre...quand on est en mer...

« - Dis moi, la célébrité a l'air de te chatouiller, non ?

- Ma foi, jeune, j'ai côtoyé, rencontré, interviewé quelques célébrités alors évidemment j'ai cru pouvoir attendre mon tour. Maintenant c'est vrai que je préférerais garder la tranquillité de l'anonymat ce qui n'empêcherait nullement l'une de mes créations (musicale, picturale ou littéraire) de connaître un succès certain... Ca, j'aimerais bien oui.
- Serais-tu prêt à te donner du mal pour ça ?

Un coup de chance inespéré pour le skipper de « L'Imaginaire » de croiser la profonde et chaleureuse skipprin de « La Vulve ».

Depuis longtemps il se demandait comment naviguait ce voilier très spécial (lui aussi), quels en étaient les principales caractéristiques de maniement, remontait-il bien le vent, quelles allures préférait-il, était-il possible de l'essayer, etc, etc... ?

Se pourrait-il qu'il ait là l'occasion d'obtenir les réponses à ses questions de la bouche même de la skipprin de « La Vulve » ?!

Il s'installa, assis sur l'échelle de descente au carré, coudes appuyés sur la porte coulissante du roof, menton sur les bras croisés. Il guettait un signe de vie de « La Vulve ». C'est ainsi qu'il eut le temps d'étudier le ciel et sa météo.

Cyprine, la skipprin de « La Vulve » ne revint que tard de la capitainerie où elle avait, comme à son accoutumé, fait le plein de raideurs administratives. Elle adorait remplir les obligations portuaires.

Le skipper de « L'Imaginaire » (ou « je »...) vit Cyprine s'approcher.

- *« Bonsoir...lui lança-t-il.*
- *Bonsoir, lui renvoya-t-elle.*
- *Un caféfumette ? osa-t-il d'entrée...*
- *Volontiers ! le rassura-t-elle d'un clin d'oeil.*
- *Venez, je prépare tout ça ! conclut-il ».*

Pendant qu'elle s'approchait de « L'Imaginaire », son skipper soupesait, caressait, détournait, dessinait, étudiait chacune des volutes de Cyprine.

A l'image de son bateau, Cyprine a un côté « muqueuse voluptueuse » très développé...

Elle monte à bord de « L'Imaginaire », boit un café, fume un joint puis deux, se sent envahie de la présence à la limite du réel de Thierry, lui en fait part et n'aura pour toute réponse qu'une langue gourmande lui insinuant le plaisir entre les replis divers de sa personnalité.

C'est comme ça le monde des marins !

Enfin... Celui qui exista cette nuit là en ce lieu-ci précis de rencontre.

C'est pas tous les jours...Qu'en un seul et même port, « La Vulve » et « L'Imaginaire » s'amarrent de concert !...

La nuit fut révélatrice de bien des connaissances (et non d'informations !) sur les managements de « La Vulve ».

Lorsque le skipper de « L'Imaginaire » se réveilla, ce fut pour constater que « La Vulve »

n 'était plus là.

A sa place était amarré « La Perspective », très curieux bâtiment vélique ayant la particularité d'apparaître de différentes façons selon l'endroit d'où on le regardait. C'est simplement en le scrutant que Thierry comprit qu'il eut fallu ne serait-ce qu' un dosage différent des gaz de l'atmosphère pour faire de la vie humaine une franche rigolade. Un peu plus de mélanges nitriques et voilà tous nos humains à rigoler toute leur vie !

D'ailleurs le mélange actuel semble très bénéfique à la race des bonobos... Nos plus proches congénères.

Le skipper de « L'Imaginaire », fort de ces considérations, se décida à arpenter les différents pontons du port afin de deviser avec les autres bateaux, comme il venait de le faire avec « La Perspective ». En effet, ce n'est pas parce que les voiliers n'ont pas la parole qu'ils ne s'expriment pas. Tout parle sur un voilier ! Exactement comme le fait l'intérieur de qui que ce soit en révélant le caractère et l'état de celui qui l'habite, un voilier affiche -en plus- l'extérieur de son skipper, bref l'âge du capitaine...

Ce fut à la moitié du premier ponton que Thierry eut la fâcheuse surprise de trouver amarrée, entre deux autres voiliers plus grands que celui qu'ils cachaient : « La Vieillesse ».

Face à ce voilier dont la coque était en miroir, Thierry ne fut pas loin d'être horrifié par le reflet de son propre corps ! Celui-ci s'était ramolli, ridé, flétri et surtout avait tant grossi !

Bien évidemment c'est à cet instant précis que sortit la skipprin de son carré.

Tel un diable de sa boîte.

Elle planta son pied gauche en premier dans le cockpit, pile au milieu de la flaque de veau qui ne s'écoulait que très lentement après chaque averse, vu l'obstruction des différents conduits d'évacuation. Son pied droit rejoignit le gauche lorsque, s'appuyant sur sa canne, la skipprin vit Thierry et le salua.

Thierry n'aimait pas du tout avoir à répondre à cette skipprin, mais qu'y pouvait-il ?

L'immuable loi du simple respect lui imposait de répondre à ce simple salut.

Il hocha la tête, n'ayant en elle que l'unique pensée de courir rejoindre son « Imaginaire », de larguer bien vite les amarres et d'aller voguer en des horizons intemporelles où règne l'absence totale de notion de temps et donc d'usure.

« - S'il vous plaît, jeune homme, l'entreprit la skipprin de « La Vieillesse », auriez-vous l'amabilité de me passer le tuyau d'arrosage qui est déjà branché au robinet ?

-...Bien sûr ! Tout de suite, répondit Thierry intérieurement effaré de parler à cette vieille femme. Joignant le geste à la parole, il lui passa le tuyau.

- Vous voudrez bien attendre deux secondes que je branche le tuyau au réservoir pour ouvrir le robinet ?

- Si fait !

- Vous êtes bien aimable, sourit la skipprin en se dirigeant vers l'arrière de son bateau, dévoilant ainsi à Thierry une silhouette mouvante et émouvante. »

Les rondeurs et les avachissements de son corps provoquaient une poésie sensuelle aux yeux de Thierry. Accepterait-il de boire un café que -sans doute- la skipprin allait lui proposer.

Revenant vers l'avant du bateau, la skipprin exposa à Thierry une forte poitrine sous un t-shirt remuant. Pas de doute, il s'agissait bien là d'érotisme, Thierry le sentait bien en son sang. Les rides des cuisses de la skipprin avaient en leurs sillons des appels à la caresse.

« - Je navigue souvent en compagnie de « La Tendresse », et justement sa skipprin dort encore à mon bord, cela vous dirait-il de boire le café avec nous, après que l'on ait fini de remplir le réservoir ? Demanda la skipprin de « La Vieillesse ».

-Si fait ! Avec plaisir ! Moi c'est Thierry et vous ?

-Aimma...C'est une contraction de Aimée et Emma, avec l'âge, vous savez, bien des choses se conjuguent au passé... Ma copine de « La Tendresse » c'est Ronda, quand vous la verrez, vous comprendrez à quel point elle porte bien son nom... »

Voilà qui finit de réjouir Thierry ! Il allait boire un café à bord de « La vieillese » avec Aimma et Ronda ! Pour sûr ; il existait de bien pires façons pour commencer sa journée ! La sociabilité, les sourires, la proximité, la douce chaleur humaine, la complicité des œillades, l'attirance firent le reste et Thierry comprit -encore une fois- que tout âge avait ses charmes.

Il y goutta avec délectation. Tant est si bien, tenté si bien, tant et si bien que

« La vieillese » resta roof clos plus de trente six heures.

C'était là l'un des privilèges de la maturité : trouver en soi, chez soi tout le « nécessaire » à jouir de l'instant et savoir en apprécier la juste durée.

Le commissaire Dubout, assis à l'ombre et en terrasse du yacht club surplombant de peu le port et terrassé par l'accablante chaleur s'adressa au serveur en ces termes :

« - Un café glacé s'il vous plait.

- Bien Monsieur, répondit le serveur, très professionnel. »

Dubout devisait le port de plaisance, face à lui, les reflets du soleil dans l'eau clignotaient d'irrégulière façon, incrustant fugacement des étoiles brillantes au bas des coques des bateaux.

Dubout alluma une cigarette, malgré la chaleur, et, rejetant la fumée de la première bouffée, commença à suivre des yeux un individu arpentant un ponton. Cet individu, aux yeux de Dubout, rayonnait d'un bien-être serein et à regarder sa démarche, Dubout devinait la torpeur dans laquelle baignait l'individu arpenteur.

Il en ressentait les bienfaits lorsque le serveur lui amena son café glacé qu'il posa sur la petite table ronde en marbre, même pas frais. Ce faisant il coupa la vue entre Dubout et l'individu qui avait disparu lorsque le serveur eut terminé de poser sur cette table tiède, en plus du café, le sucre et la note.

Dubout se dit qu'il arpenterait lui aussi les pontons, mais le lendemain matin ; « à la fraîche ».

Lorsque la nuit fut passée, il s'éveilla effectivement dans une fraîcheur bienveillante et un calme suffisant pour entendre les bruits matinaux des habitations aux fenêtres et portes ouvertes au rafraîchissement. Cela passait des éternuements accompagnés de raclements gutturaux aux chasses d'eau et autres incongruités matinales et humaines...

En prêtant à peine l'oreille il entendit et écouta un couple de voisins se chamailler machinalement, rituellement, Dubout le sentait bien aux sons des voix, c'était leur code de communication de couple dans l'intimité du face à face quotidien.

Dubout eut un large sourire à l'arrivée à ses oreilles de la phrase dite par la femme, (sans avoir entendu la phrase précédente de l'homme) :

« - Et alors, on n'a pas le droit d'être une contradiction ambulante ?! »

Dubout se leva en rigolant à l'idée du désert face auquel devait se retrouver l'homme à qui s'adressait cette question revendicative...

« Le pauvre, rit-il ».

« Pompàvulve et Pompàbite ! S'écria un marin pêcheur saoul passant la grille de sa maison à vélo et s'apercevant que le pneu avant gauche de sa voiture garée dans le jardin était crevé.

Dubout sortit.

« L'Imaginaire » flotte à 3 nœuds par vent très faible arrière, horizon dégagé, pas de cap précis en cette météo douce.

Evidemment et individuellement, l'Imaginaire se situe là où il souhaite naviguer.

Son skipper aime vivre éviduellement.

C'est obligé.

En cette fin d'après-midi tout comme en chaque instant navigué.

A l'air frais sur son visage, Dubout comprit que la ballade sur les pontons allait revigorer ses élans de jeunesse à larguer les amarres quand l'occasion prometteuse se présentait.

Il en fut surpris, pensant déjà depuis quelques temps ne plus avoir à faire à ces élans.

« Se méfier de l'air frais, se dit-il, souriant ».

Le port reposait dans le silence des eaux muettes.

Dubout prit le ponton central, auquel se raccordaient perpendiculairement et régulièrement d'autres plus petits pontons. Dubout aimait les étraves des voiliers amarrés vues de si près. Elles offraient leur balcon en gros plan, légèrement mobiles. Dubout pressentit qu'une de ces étraves allait l'interpeller de quelque façon et s'y prépara en quelques autres sortes.

Ce fut en fait l'absence d'étrave qui arrêta Dubout dans sa ballade. Au troisième rang du second ponton une place était vacante. Dubout intuïta très fort que le voilier amarré à cet endroit avait été l'Imaginaire ! Se put-ce qu'il eut loupé de si peu le but de son enquête ?! En fait, l'homme qu'il avait vu arpenter les pontons hier devait très probablement être le skipper de l'Imaginaire !

« - Fichtre et bougre ! Pesta Dubout.

- Hé oui, continua une voix féminine, il est parti cette nuit. Vous le connaissez ?
- Pas encore, mais j'aurais tant apprécié le rencontrer... Bonjour Madame, dit Dubout en se retournant afin de voir qui lui et à qui il avait parlé ».

C'était une femme d'un certain âge, les cheveux châtain en auréole autour d'un visage rond, halé et aux yeux bleus perçants.

« - Et vous même ? Le connaissez-vous ? s'enquit Dubout.

- J'ai ce privilège, en effet.
- Ha ! très bien, alors peut-être seriez-vous en mesure de me dire s'il doit revenir et quand ?
- Ca, personne ne peut le dire. Désolée, conclut le femme.
- Tant pis, s'entendit répondre Dubout envahi d'une tristesse soudaine ».

Il s'agissait d'une tristesse vive, déboussolante, désarçonnante, sans raison ni objet.

Un trou dans le bien-être. Un vertige de l'équilibre des tensions nécessaires à l'humain pour vivre en conscience acceptable.

Dubout nota en lui-même ce désagréable excès de tristesse et se promit d'y revenir si le phénomène venait à se manifester à nouveau.
La femme sourit à Dubout qui lui répondit d'un petit signe de la main, la saluant ainsi alors qu'elle disparaissait à l'intérieur de son bateau.
Dubout reprit sa ballade, récupérant ainsi peu à peu et pas à pas de cet accès de tristesse. Il mit un couple d'heures à arpenter méthodiquement chaque ponton du port de plaisance, s'arrêtant parfois pour détailler le gréement d'un de ces nombreux voiliers ou la ligne générale d'un autre.
Un jour il s'achètera un voilier, se promit-il comme à chaque fois qu'il arpentait un ponton.

L'Imaginaire file ses 5 nœuds, décidé à naviguer quelque peu afin de se dégourdir la mature.
Vent frais, houle régulière, on dirait du Méltème mais ce n'est ni le lieu ni l'époque.
C'est donc du vent sans nom qui gonfle les voiles de l'Imaginaire.
Un vent de mort diraient les symbolistes mysthico-pessimistes. Les cons !
Ce n'est que du vent, ni plus ni moins.
Quelques dauphins s'amuse à la proue, m'exhibant leur sourire à chaque saut hors de l'eau. Je les prends en photo.
J'ai déconnecté le pilote automatique pour barrer un peu. A 5 nœuds, l'Imaginaire par bon plein devient ardent. J'adore ça. Les dauphins aussi.
Nous évitons avec grâce et de concert quelques récifs, posés là comme on l'aurait fait de portes sur une pente neigeuse de slalom.
Le sillage bruisse à chaque courbe, exprimant la rébellion de l'eau, surprise dans son mouvement par ces ondes contraires et contrariantes.
Je file dans l'univers à bord d'un vaisseau, c'est pareil.
Je cours entre les enfants d'une courre de récréation, c'est pareil.
Je suis un spermatozoïde pulsé vers l'ovule, c'est pareil.
Je conduis une voiture sur l'autoroute, c'est pareil.
Je fais un randori d'aïkido, c'est pareil.
Je décoche une flèche vers une cible, c'est pareil.
Je pense à un monde meilleur, c'est pareil :
D'abord éduquer à donner plutôt qu'à amasser. Ceci revient à calculer la richesse d'un être non pas à ce qu'il détient sur ses comptes en banques mais en faisant la somme de ces dons aux autres. L'être le plus riche du monde est celui qui donne le plus.
Que les économistes se rassurent en constatant que pour donner le plus, encore faut-il avoir le plus à donner...
Le plus riche l'est lorsque sa richesse est la plus enrichissante, c'est à dire la plus partagée.
Le reste n'est que constipation dorée.

C'est une daurade coryphène qui s'échouant dans le fond du cockpit me tire de mes considérations.
« Poc » fit-elle au fatal contact du monde solide.
Sa bouche ouverte lui garde son air surpris.

Le jus de deux ou trois citrons suffira à cuire à souhait la chair toute fraîche de cet appétissant poisson « sauté » des eaux puis tombé du ciel dans le cockpit de l'Imaginaire.

Dubout, n'ayant plus que le très faible espoir d'un éventuel retour au port de « L'Imaginaire » pour relancer son enquête, se dirigea, en compagnie de quelques autres badauds de moins en moins parsemés, vers le port.

Il y vit la presse, non seulement locale mais aussi régionale, écrite et télévisuelle, quelques touristes, quelques photographes indépendants, deux agents de police, la mairesse et son mari, des enfants turbulents, des jeunes filles et aussi des femmes attirées par l'arrivée de tout un équipage de sous-marinières.

Les commerces étaient en émoi, vantant chacun son meilleur prix, sa meilleure offre sur des cartons criards scotchés à même la vitre des vitrines.

Les silhouettes des gens debout dessinaient maintenant les créneaux d'un château-fort autour du bassin du port d'où devait émerger le sous-marin. Le ciel se couvrait nettement de nuages menaçants alors qu'aucun navire de quelque sorte ne montrait le bout de sa proue.

Il était aisé de deviner qu'en chaque tête de chaque personne ici présente s'exprimait le même souhait commun : « Pourvu qu'il ne se mette pas à pleuvoir avant et pendant l'émergence de l'« Adversité » ! »...

Dubout, debout sur les marches de la capitainerie se trouva, à l'aide de l'auvent de cet escalier à l'abri de la toute possible prochaine pluie et ne partagea donc pas ce souhait commun.

Par contre la force d'évidence du fait qu'il entendait clairement ce que tout le monde souhaitait silencieusement l'assourdissait !

A tel point qu'il eut une sorte de malaise, un mal de mer diffus, une nausée aussi possible que celle du ciel. Dubout s'assit sur une des marches, croisant les mains afin d'avoir un repère fixe à lui-même. Il souffla...

Heure H, temps T, lieu L, un léger mal de mer m'envahit. Je décide de m'avachir dans le bien-être de la banquette tribord du carré ; film sentimentalo-catastrophe idiot qui ronronne sur l'écran du radar, pétard mou au coin des lèvres, bref un samedi après-midi à terre, lorsque la nonchalance régnait en chaque être un tant soit peu sensible au bienfait de l'abandon de soi aux masses média subies en canapé, en chaussettes et peignoir. Une sorte de vide en soi acquis par écran interposé... Je croise les mains en soufflant légèrement plus fort que je n'inspire l'air.

Etrangement et soudainement, alors que je ne l'avais absolument pas imaginé, je me retrouve assis sur une des marches de la capitainerie du port que j'avais quitté avant de croiser l'« Adversité », les mains croisées sur mon journal de bord, sous un auvent qui me protège d'une pluie menaçante.

Il y a foule entourant le bassin du port, toute anxieuse de ne pas être chassée par ce grain qui menace de plus en plus, tout du moins pas avant d'avoir vu le sous-marin émerger au centre du bassin.

Des rafales de vent animent les vêtements des gens, forcent les hommes à tenir leur chapeau sur leur chef, rident la surface de l'eau, cinglent les joues des enfants qui les blottissent vite aux creux des manteaux épais des parents.

Que fais-je ici ?

Pourquoi ai-je pris avec moi mon journal de bord ?

« - Pardon Monsieur, excusez moi de vous déranger, sauriez-vous l'heure d'arrivée de « L'Adversité », ce sous-marin tant attendu... ? M'aborde un homme

- *Ah, je suis comme vous, je pense que c'est pour bientôt si j'en crois la dernière fois que je l'ai croisé, mais de là à vous dire l'heure exacte, c'est une autre histoire... Vous savez, les sous-marins c'est comme...*
- *Excusez-moi, mais vous venez bien de me dire que vous avez croisé « L'Adversité » ?!*
- *C'est exact, il y a une heure environs, dirais-je, en gros.*
- *Ca alors !... Se pourrait-il que vous soyez navigateur ?*
- *Si fait, Monsieur, si fait, mais en quoi cela est-il extraordinaire ?*
- *Alors ça ! C'est la providence qui vous envoie ! C'est incroyable !... Mais laissez-moi me présenter : Commissaire Dubout, à tout vous dire, je suis à la recherche d'un bateau mythique, « L'Imaginaire » que l'on aurait vu ici il y a peu.*
- *Ah oui ?!...*
- *Oui ! Absolument ! L'auriez-vous croisé, lui aussi, par hasard ?!*
- *Pas que je sache, m'amusai-je à cacher qui j'étais au commissaire, sans toutefois lui mentir. »*

A cet instant une dame âgée vêtue d'un gros gilet rose choit en attaquant la montée des escaliers. Sa tête heurte durement le goudron en émettant un son sourd que personne n'aime entendre. Un agent municipal se trouvant juste à ses côtés la relève à demi, s'adresse à elle et finit par la remettre complètement debout au grand soulagement de la foule entièrement tournée vers cet incident.

La vieille dame en sera quitte pour une petite peur et un sentiment de grande honte à être ainsi et si soudainement « l'attraction » de la foule en mal d'événements. Ses joues plus pourpres que rouges et sa démarche mal assurée le démontraient aisément à qui continuait de la regarder.

« - Pauvre femme, continua le commissaire Dubout... Vous comptez reprendre la mer bientôt ?

- *Oh, je ne reste jamais bien longtemps à terre... Alors oui, je pense bientôt ré embarquer.*
- *Vous avez une destination précise ?*
- *Pas vraiment, non, pourquoi ?*
- *Ah... Bien écoutez, ... Alors voilà ; moyennant rétribution biensûr, accepteriez-vous de m'embarquer à votre bord pour disons... Retrouver « L'Imaginaire » ?*

- *Ha ha ha !*
- *Qu'y a-t-il de si drôle, interroge le commissaire Dubout ?*
- *Ha non, ce n'est pas vous, c'est cette vieille femme qui vient de me faire réaliser qu'en Orient, les gens ne vieillissent qu'à peine et ce, parce qu'ils mangent très peu et quasiment uniquement que des anti-oxydants !...*
- *... ?...*
- *Ben, l'Orient...Et « anti-occident » !...Suivez ?*
- *Haaaa... »*

Trouvant la situation amusante, je décidais d'accepter favorablement la demande du sieur Dubout aux commissures de peau lisse qui me faisaient penser à celles de Jean Rochefort.

Et, biensûr, j'allais imaginé un voilier qu'il ne reconnaîtrait pas d'emblée, manière d'être témoin à mon bord, du grotesque d'un fin limier à la recherche d'un voilier sur lequel -en fait- il vogue !

Le commissaire fut très heureux de mon accord et se renseigna sur le gréement de mon voilier tout en m'emboitant le pas en direction des pontons.

Nous avions laissé tombé « L'Adversité » qui décidément tardait trop à montrer le bout de son bulbe et laissant la foule attendre dans le vent, nous faisons connaissance, le commissaire et moi tout en parlant de navigation. Lui répondre au sujet de mon voilier me permettait de l'imaginer au fur et à mesure.

*Et c'est un magnifique sloop en bois, de 12 mètres répondant au nom de :
« Les pieds sur mer »*

Je ne pus réprimer un rire franc qui survint lorsque je vis la tête de Dubout lorsqu'il réalisa qu'il partait en quête de « L'Imaginaire » à bord du « Les pieds sur mer »...

Il avait visiblement du mal à y croire !

Et c'est toujours un peu sous le choc qu'il embarqua, gréa ce qu'il fallait et largua l'amarre avant alors que je laissais filer l'arrière.

Nous fûmes rapidement en pleine mer, poussés par un bon vent arrière.

